



UNE FEMME LIBRE

Par François Chalais

LA TENDRESSE

CONTRE L'ALZHEIMER

Par Irène Frain

MURIEL ROBIN

**«JE NE LEUR PARDONNERAI
JAMAIS CE QU'ILS LUI ONT FAIT»**

CLAUDE LELOUCH

**«C'ÉTAIT UNE TIMIDE
MAIS, DEVANT LA CAMÉRA,
ELLE LÂCHAIT TOUT»**

**ANNIE
GIRARDOT
LA PASSION
DE LA VIE**



A close-up portrait of Stéphane Bern, a middle-aged man with grey hair, smiling slightly. He is wearing a dark blue t-shirt. The background is a solid blue color.

Écoutez

**STÉPHANE
BERN
ET
REMONTEZ
LE TEMPS**

**15H - 16H
HISTORIQUEMENT VÔTRE**

Europe 1



| HORS-SÉRIE | NUMÉRO 42 |

PRÉSIDENT D'HONNEUR
Daniel Filipacchi.

**DIRECTEUR GÉNÉRAL
DE LA RÉDACTION**
Jérôme Bégé.

DIRECTRICE DE LA RÉDACTION
Caroline Mangez.

**DIRECTEUR DÉLÉGUÉ
DE LA RÉDACTION**
Stéphane Albouy.

**DIRECTRICE
DU DÉVELOPPEMENT**
Gwenaelle de Kerros.

**COORDINATRICE
DE LA RÉDACTION**
Anabel Echevarria.

RÉDACTEUR EN CHEF
Romain Clergeat.

DIRECTEUR ARTISTIQUE
Michel Maïquez.

RESPONSABLE PHOTO
Marc Brincourt.

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO
Emmanuel Caron (SR), François Caviglioli, François Chalais, Veronique Chevallier (révision), Irène Frain, Agathe Godard, Dan Nisand, Flore Olive, Katherine Pancel, Matthias Petit (coordination photo), Henry-Jean Servat, Ghislain de Violet.

ARCHIVES PHOTO
Pascal Beno.

DOCUMENTATION
Guillaume Chevalier,
Gauthier de Courmoussaud,
Françoise Perrin-Houdon.

FABRICATION
Nicolas Bourel, Catherine Doyen
Philippe Redon, Marie Wolfsperger.

VENTES
Laura Félix-Faure. Tél.: 0187155676.
Sandrine Pangrazi. Tél.: 0187155678.

CONCEPTION GRAPHIQUE
Grizzly Editorial Design.

IMPRESSION
Roto France Impression, Lognes (77)
et Malesherbes (45). Achevé d'imprimer
en avril 2024.

Paris Match
est édité par Lagardère Media News, société
par actions simplifiée unipersonnelle (Sasul)
au capital de 2005 000 €, siège social:
2, rue des Cévennes, 75015 Paris.
RCS Paris B34289373.
Associé: Hachette Filipacchi Presse.

**PRÉSIDENTE ET DIRECTRICE
DE LA PUBLICATION**
Constance Benqué.

**DIRECTEUR GÉNÉRAL DIGITAL
ET PRESSE**
Pierre-Emmanuel Ferrand.

DIRECTRICE DÉLÉGUÉE PRESSE
Justine Bachette-Peyrade.

**DIRECTEUR
DES OPÉRATIONS PRESSE**
Christophe Choux.

DIRECTEUR JURIDIQUE PRESSE
François-Xavier Farasse.

Les indications de marques et les adresses qui
figurent dans les pages rédactionnelles de ce
numéro sont données à titre d'information sans
aucun but publicitaire. Les prix peuvent être sou-
mis à de légères variations. Les documents reçus
ne sont pas rendus et leur envoi implique l'accord
de l'auteur pour leur libre publication. La repro-
duction des textes, dessins, photographies publiés
dans ce numéro est la propriété exclusive de
Paris Match, qui se réserve tous droits de repro-
duction et de traduction dans le monde entier.

Numéro de commission paritaire:
0927 C 82071. ISSN 2826-3472.
Dépôt légal: avril 2024 /
© LWN 2024.

LAGARDÈRE PUBLICITÉ
2 rue des Cévennes, 75015 Paris.

Présidente: Marie Renoir-Couteau.
Directrice de la publicité: Dorota Gaillot.
Directrice déléguée Pôle Presse:
Constance Paugam.
Assistante: Aurélie Marreau.
Tél.: 0187154920.



ÉDITORIAL

ANNIE, CŒUR MEURTRI

PAR ROMAIN CLERGEAT

Cérémonie des César 1996. Ce devait être une soirée de rire et de paillettes pour «les professionnels de la profession». Bien malgré elle, Annie Girardot en avait modifié le programme. Muse blessée d'un cinéma français qui lui avait tourné le dos, elle nous rappelait que sur le plan de l'émotion, peu d'actrices pouvaient s'aligner.

Sans rien oublier de son immense carrière, treize ans après sa disparition, ce sont ses larmes qui continuent de serrer la gorge. Elle qui à l'écran nous transperçait l'âme d'un battement de cils, avec ces yeux noirs en amande et son timbre rauque. Et son immense talent naturel. Repéré dès ses débuts par Cocteau qui savait de quoi il parlait. Même si ses prédispositions crevaient les yeux. Elle avait remporté un premier prix de conservatoire en drame et en comédie. En somme, une actrice qui savait et pouvait tout jouer.

Le théâtre sera sa grande passion mais les planches ne pouvaient contenir ce tempérament de feu. Sa rencontre avec Luchino Visconti dans «Rocco et ses frères» la révélera au grand public. Face à Alain Delon et à Renato Salvatori, elle irradie. Son mélange de charme insolent et de sensualité l'impose comme l'ambassadrice d'une certaine idée du cinéma français, ancré dans le quotidien et les affects populaires.

Pourtant, au milieu des années 1960, une première traversée du désert... Annie ignore tout des plans de carrière, choisit au coup de cœur et s'improvise un itinéraire professionnel en Italie puisqu'elle est tombée amoureuse de Renato Salvatori. Alors, entre Rome et Paris, en rôles davantage choisis par l'envie de retrouver son homme que par le scénario, elle s'éparpille. Et c'est Lelouch, déjà, qui la relance dans «Vivre pour vivre» où elle est si intense qu'il agrandit son rôle pendant le tournage. Et en tombe amoureux.

Carrière repartie, elle enchaîne les succès et devient l'actrice totem des années 1970. Les spectateurs s'identifient à ses héroïnes à l'authenticité à fleur de peau qui leur renvoient leurs failles intimes. Des rôles de femmes abîmées mais toujours debout. Annie Girardot était de ces personnalités dont on se sentait proche. Comme une confidente.

Derrière l'image de «la Girardot» comme on l'appelait en Italie, femme du peuple au cœur gros et qui ne triche pas, se dissimulait une personne plus secrète. Et à la vie tourmentée. Ses amours chaotiques avec Renato Salvatori, impossibles avec Lelouch, brutaux avec Bernard Fresson ou malsains avec Bob Decout laissent des marques. L'âme s'abîme.



En couverture: sous
l'objectif du photographe
de Paris Match Patrice
Habans, Annie Girardot
pose en une du n° 1171
le 14 octobre 1971.

Après quasiment deux décennies de règne sans partage, le cinéma français se lasse de son icône populaire. Victime de l'ostracisme des producteurs et du mépris des élites, Annie Girardot est oubliée. Jusqu'à la «déflagration» émotionnelle de la soirée des César 1996 où elle est récompensée. Après le César de 1977 pour «Docteur Françoise Gaillard». Ses larmes traversent l'écran mais guère le cœur des producteurs.

Et puis... le brouillard de l'Alzheimer. Cinquante-six ans de carrière et quelque 150 films transformés en labyrinthe du passé. Retour au théâtre malgré tout, où elle emmène «Madame Marguerite» en tournée et renoue avec son public fait de chair et d'os.

Sur sa pierre tombale, on aurait dû inscrire: «J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu, et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui.» Ces vers de Musset semblent avoir été écrits pour elle. Qui n'a jamais badiné avec l'amour. Sans avoir reçu autant qu'elle donnait. Sauf aujourd'hui. Comme toujours. ■

CRÉDITS PHOTO Couverture: P. Habans / Paris Match. P. 4: DR. P. 6 et 7: M. Pelletier / Sygma via Getty Images. P. 8 et 9: F. Pages, J. Kerby / Gamma-Rapho, M. Litran. P.10 et 11: J. Garofalo. P.13: P. Le Tellier. P.14 et 15: W. Rizzo. P.16 et 17: P. Le Tellier. P.18 et 19: W. Rizzo. P.20 et 21: F. Pages. P.22 et 23: C. Azoulay. P.24 et 25: Sunset Boulevard / Corbis via Getty Images. P.26 et 27: Ullstein Bild / Getty Images. P.28 et 29: Dalmis / Sipa, Afp. P.30 et 31: C. Azoulay. P.32 et 33: Sipa. P.34 et 35: DR. P.36 et 37: Abaca. P.38 et 39: Sipa, J.-C. Sauer, F. Gragnon. P.40 et 41: F. Gragnon, V. Rastelli / Getty Images. P.42 et 43: Sunset Boulevard / Corbis via Getty Images. P.44 et 45: DR, Ullstein Bild / Getty Images. P.46 et 47: F. Pages, E. George / Sygma, DR, Afp, B. Bachelet. P.48 et 49: J. Anderson / Sygma via Getty Images. P.50 et 51: AFP. P.52 et 53: Gamma-Rapho. P.54 et 55: P. Habans. P.56 et 57: R. Vital, Gamma-Rapho. P.58 et 59: F. Prouvost. P.60 et 61: Getty Images, C. Azoulay. P.62 et 63: M. Auerbach. P.64 et 65: DR. P.68 et 69: C. Azoulay. P.70 et 71: E. Robert / ACP. P.72 et 73: H. Fanthomme. P.74 et 75: D. Nivière / P. Villard / Sipa. P.76 et 77: P. Bruchet, J. Lange. P.78 et 79: P. Villard / Sipa, C. Azoulay, A. Canovas, Bestimage, S. Micke, K. Wandycz, DR. P.81: J. Garofalo. P.82: Bestimage. P.84 et 85: G. Melet. P.86 et 87: DR, J.-C. Sauer, M. Auerbach. P.88 et 89: Rue des Archives, M. Simon, DR. P.90: DR.

«LES FILMS QUE J'AI TOURNÉS,
LES HOMMES QUE J'AI AIMÉS,
**C'EST LA BELLE HISTOIRE
DE MA VIE... SAUF QUE
MAINTENANT VOUS LA CONNAISSEZ
MIEUX QUE MOI»**

– Annie Girardot –

SOMMAIRE

UNE FEMME LIBRE	6
ANNIE GIRARDOT PRATIQUE L'AUDACE DANS LE CONFORT BOURGEOIS	
Par François Chalais	12
PASSION THÉÂTRE	14
LA JEUNE COMÉDIENNE GAGNE LA COURSE AUX PRIX DU CONSERVATOIRE.....	
	23
HAPPÉE PAR LE CINÉMA	24
SES MILLE VIES.....	
Par François Caviglioli	34
LA DOLCE VITA OU PRESQUE	36
DES PARTENAIRES DE CHOIX	42
LE JOUR OÙ... PAR ANNIE GIRARDOT «JE SUIS TOMBÉE AMOUREUSE DE CLAUDE» ..	
Propos recueillis par Flore Olive	50
LE JOUR OÙ... PAR CLAUDE LELOUCH «EN UNE PRISE, ANNIE A SOUFFLÉ TOUTE L'ÉQUIPE»	
Propos recueillis par Romain Clergeat	51
DERNIER ROUND	52
LA CHUTE	
Par Katherine Pancol	56
« GIULIA, MA FILLE »	58
ANNIE GIRARDOT «COMME TOUS LES ENFANTS D'ACTEURS, ELLE A CONNU LE DÉFILÉ DES NOURRICES»	
Interview Agathe Godard	67
LA TENDRESSE CONTRE L'ALZHEIMER	68
GIULIA SALVATORI «ANNIE, MA MÈRE, MON ENFANT».....	
Interview Irène Frain	71
BOULEVERSANTE	74
LA FEMME FRÉMISSANTE, L'ACTRICE VRAIE... ..	
Par Henry-Jean Servat	80
MURIEL ROBIN «JE NE LEUR PARDONNERAI JAMAIS»	
Un entretien avec Romain Clergeat	82
RIRE POUR NE PAS PLEURER	84
LÉO BARDON «ELLE NE SE GÊNAIT PAS POUR DIRE CE QU'ELLE PENSAIT. MAIS C'ÉTAIT UNE AUTHENTIQUE GENTILLE»	
Interview Romain Clergeat	86

En 1960 à Milan,
sublime, à 29 ans,
dans le rôle principal
féminin de «Rocca
et ses frères»,
de Luchino Visconti.
Elle y interprète Nadia,
une prostituée.



OFFREZ-VOUS L'HISTOIRE DE PARIS MATCH

VENTES DE NOS PLUS BELLES PHOTOS



BOUTIQUE
PHOTOS

photos.parismatch.com

UNE FEMME LIBRE

Elle a mené tambour battant une vie aussi débridée que son talent hors norme. Toujours suspendue entre l'extase et l'angoisse, entre coup de cœur et coup du sort, elle a su communiquer chaque parcelle de son émotion, sur les planches, à l'écran, et jusque sur la scène des César où ses larmes ont bouleversé la France. Indomptable même dans la soumission, sauvage même dans la maladie, elle tendait à chacun le miroir de ses contradictions, de sa fragilité et de sa tendresse. C'est pour cela que, treize ans après sa mort, elle est encore si aimée.





**ANNIE GIRARDOT
INCARNAIT
L'ÉMANCIPATION
DE SON ÉPOQUE**

En 1997, année où elle a présidé la 22^e cérémonie des César, en marraine respectée du cinéma français. Un an plus tôt, elle recevait de cette même académie le César du meilleur second rôle pour « Les misérables » de Claude Lelouch. Après une longue traversée du désert.

Photo **MICHELINE PELLETIER**



HERMÈS, CHANEL, LES CODES DE LA « JEUNE PREMIÈRE » L'AMUSENT BEAUCOUP

*1958 : le pavé parisien et sa
Dauphine rutilante. Pour affronter
l'automne, l'actrice s'est munie
d'un foulard chic.*

*Séance d'essayage avec Coco
Chanel, à Paris, en mars 1960.*



1954. Annie peut sourire :
elle vient de remporter deux
premiers prix au
Conservatoire national
d'art dramatique.

Photo MANUEL LITRAN

SON APPARTEMENT BOHÈME DE LA PLACE DES VOSGES EST SON REFUGE

Un mange-disque, une musique romantique et des rêves en train de se réaliser. Au mur de sa chambre, des photos de Renato Salvatori, qu'elle vient de rencontrer sur le tournage de « Rocco et ses frères ». À 29 ans, elle est une star... et elle est amoureuse.

Photos JACK GAROFALO

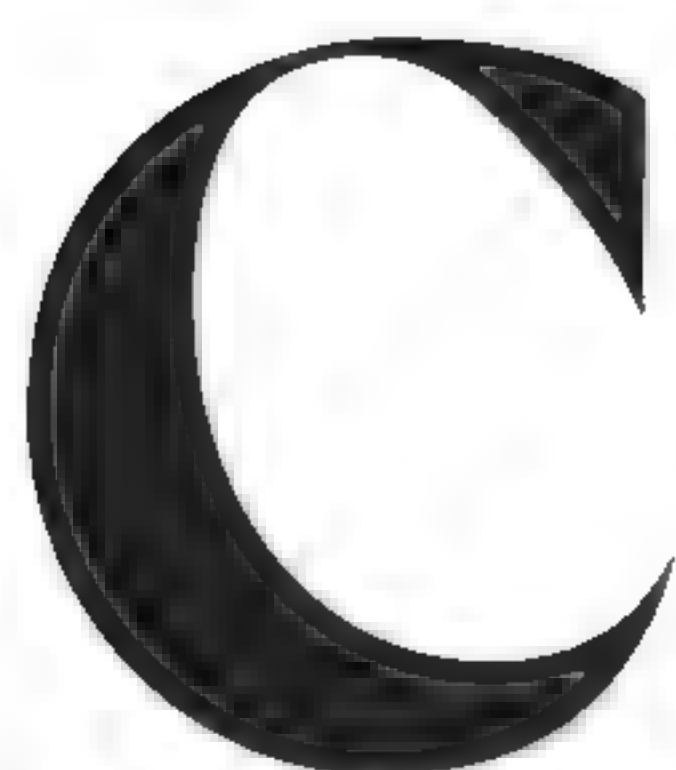




En mars 1961, alors que le film de Visconti envahit les écrans français, elle tient aussi la vedette dans « L'idiote », mise en scène par Jean Meyer, au théâtre Antoine. Chez elle, avec son mainote apprivoisé.

ANNIE GIRARDOT PRATIQUE L'AUDACE DANS LE CONFORT BOURGEOIS

PAR FRANÇOIS CHALAI



Cela se passait au commencement de la seconde moitié des années 1950, et je me souviens parfaitement de son entrée dans la salle de projection où je venais de visionner des films. Nous avions rendez-vous pour la première fois. Tout de suite, je fus séduit par le charme qui se dégageait de cette comédienne à peine débutante, dont bien peu savaient qu'elle s'appelait Annie Girardot, comme me troubla cet air de déjà s'en aller, alors qu'elle ne fait qu'arriver, qui sera toujours le sien et qui la rend si difficile à cerner. Je revois aussi le regard, brusquement, qu'elle posa sur le mur de la cabine du projectionniste. Sa photo s'y étalait, en bikini argenté, dans l'attitude de ces pin-up d'un temps où le simple déséquilibre d'une épaulette suffisait à déclencher les foudres des censeurs.

Comme on prend la fuite, elle avait balbutié : « Quelle horreur... Bien sûr, j'avais accepté de poser. Mais pour un portrait... J'étais pressée. Ils m'ont lancé un maillot de bain. Ils ne m'auront plus... » Ils ne l'ont plus eue.

A-t-elle beaucoup changé depuis ? Il serait imprudent de l'affirmer. Femme de chair doublée d'acier, forte mais vulnérable, si convenable jusque dans l'inconvenance, fraîche et naturelle même si le sulfureux Marco Ferreri l'affuble d'une barbe ou lui enduit le dos de miel, servant avec une identique conscience professionnelle André Hunebelle et Visconti, les grands problèmes de l'heure, dont elle fait cependant au cinéma une considérable consommation, si l'on pourrait craindre qu'ils vont lui mettre la peau à vif, ne font que glisser à sa surface. Ainsi les plumes d'un canard ne retiennent-elles de l'eau qui les a un

instant submergées que ce qu'il faut pour donner l'impression qu'elles sont couvertes de perles.

Comment, rien qu'à lire son nom sur une affiche, toute une France femelle ne se sentirait-elle pas rassurée ? Elle a l'inquiétude aussi sécurisante que des pilules contre le mal de mer. Sa vie est, comme ses tailleurs, stricte, droite, bien coupée, les boutons cousus à double fil pour éviter tout risque de relâchement ou de débraillé. Exquisément féminine, mais ayant gommé ce que la féminité peut avoir parfois de trouble et de suspect, sa morale, à la façon des tartes aux fruits de jadis, a été cuisinée à la maison, sans ingrédients chimiques ni colorants surajoutés. Rien que de la passion garantie grand teint, de la vertu irrétrécissable, du rire de terroir, des larmes jaillies d'une source non polluée. Avec le désordre ambiant, elle se tricote de douillets chandails pour l'hiver. Les placards de nos grands-mères devaient avoir la même odeur, pour parfumer les piles de draps destinés au sommeil de trois générations. À son contact, les ménagères, qui allaient désespérer, respirent enfin : elles ne sont plus seules à rêver qu'elles pourraient mourir d'aimer, et surtout si c'est un gamin, malgré leur quarantaine avancée, qui se consume de les trop adorer.

Son jeu, également, ne propose que des haltes paisibles, malgré la rigueur des chemins empruntés. La préciosité n'est pas plus son domaine que les homélies de meeting. C'est Cayatte, pas elle, qui hurle quand on lui demande de se tordre les poignets. Constamment mesuré, y compris dans la démesure, le fléau de sa balance indique toujours le juste milieu. Et si, une fois de plus, l'écran la transforme en policière ou en magistrate, on jurerait que c'est avec un bâton blanc qu'elle règle la circulation de ses sentiments.



UNE FEMME PRÉCEPTRICE DE SON TEMPS

Le 21 janvier 1971, dans le salon de son appartement de la place des Vosges, où elle s'entoure de belles choses et de souvenirs de ses tournées et de ses tournages.

C'est à cause de ce miroir, qu'elle tend à une catégorie sociale qui s'y contemple en pensant la découvrir, qu'elle connaît aujourd'hui son fabuleux succès, froissant avec la mine de ne pas y toucher la popularité de Belmondo et la feuille de température tout en sommets de Louis de Funès. Annie Girardot ne pratique l'audace que dans le confort bourgeois.

De la folie, elle conserve le vertige, mais prend bien soin de disposer au-dessous les plus moelleux matelas. L'aimer, c'est s'insurger noblement contre les permissivités abusives de l'époque, en adhérant pourtant aux tendances nouvelles et à l'inexorable évolution des mœurs. À mi-chemin d'un passé qui embaume encore la fleur d'oranger et d'un présent secoué par les ardentes péroraisons du MLF, c'est Phèdre qui ferait son marché chez Fauchon en feignant de s'approvisionner rue Lepic, ou Chanel donnant ses ourlets à reprendre par une petite couturière de province.

Étrangement, sa singularité est de ressembler à tout le monde. Fonctionnel sans excès, son décor moral n'évite que de justesse les monts Saint-Michel en coquillages et les reproductions de la Joconde au-dessus de la desserte, avec une échappée sur les faux Miro, histoire de montrer qu'on est de son siècle. Pas de doute : si un scénario lui donne des enfants, l'un d'eux mourra à la guerre. Pas dans les paras, on a ses pudeurs, mais quand même entortillé dans les plis du drapeau.

Rien à jeter dans ce granit qui a les scintillements du mica.

COMME CETTE FRANCE EST BELLE DANS SES YEUX

Pas un rouage de son horlogerie de précision qui ne baigne dans l'huile. Ouverte à tous en demeurant secrète, plus facilement que d'autres manient des ciseaux à broder, elle soulève les poids de cent kilos de certains de ses rôles. Image fidèle de cette condition féminine dont la mise en romans fait les best-sellers, à la fois Françoise Giroud et Simone Veil, chaque jour davantage elle devient le portrait-

robot de sa propre perfection, symbole d'une caste que subjuguent parallèlement Jeanne d'Arc et le meilleur produit à dégraisser la vaisselle, la lutte contre le cancer et les maquillages qui donnent l'illusion qu'on n'a pas utilisé de fards.

Sage et sereine, fut-elle adultère ou frénétique, ses angoisses toujours contrebalancées par leur poids de tranquillisants, la violence du monde conjurée par la main qu'elle pose en permanence sur l'armoire aux antibiotiques ; et capable, prodige suprême, d'aplanir d'un sourire les difficultés des familles aux prises avec des enfants dont la mécanique cérébrale les dépasse plus encore que celle de leurs motos...

À la fin de « La clé sur la porte » [sorti en 1978], où elle enseigne le français à des élèves d'abord hostiles, un jeune gauchiste touché par la grâce lui dit : « S'il vous plaît, Madame, accordez-nous une faveur, celle de vous appeler par votre prénom... » Le public d'Annie Girardot est bâti sur ce modèle, comme lui éperdu du désir de connaître la familiarité d'un professeur de bonne conduite. Sans aller jusqu'au tutoiement.

L'amour n'est pas l'amour s'il ne s'accompagne pas de respect. ■



PASSION THÉÂTRE

« Sur scène, je suis chez moi », confie celle qui se destinait pourtant à devenir sage-femme comme sa mère. Elle prépare le diplôme d'infirmière lorsqu'elle décide de prendre une autre voie. En 1949, Annie Girardot entre au Centre d'art dramatique de la rue Blanche, puis au Conservatoire, dont elle ressort avec deux premiers prix. Direction la Comédie-Française, grâce à Cocteau. Elle y flamboie dans tous les rôles. « Elle aime, elle hurle, elle se désespère, c'est "La" comédienne. Chaque soir, pour son public, elle se déchire et renaît », relève Paris Match, en 1958. Cependant, le cinéma l'attire. Pour pouvoir tourner à sa guise, elle quitte l'institution de la place Colette... mais ne cessera jamais de monter sur les planches.



**SA DIMENSION
DRAMATIQUE
TROUVE TOUTE SON
EXPRESSION SUR
LES PLANCHES**

Annie Girardot a 27 ans lorsque Luchino Visconti la choisit, en 1958, pour jouer dans « Deux sur la balançoire », la pièce qu'il met en scène à Paris. Elle partagera l'affiche avec Jean Marais.

PHOTO WILLY RIZZO

MOLIÈRE ET COCTEAU : PARRAINS DE PRESTIGE

Au Conservatoire national d'art dramatique, entourée d'Évelyne Ker (sous le buste de Molière) et d'un certain Jean-Paul Belmondo...

Avec ce dernier et d'autres jeunes acteurs tels que Jean-Pierre Marielle, Bruno Cremer ou Jean Rochefort, ils formeront la turbulente « bande du Conservatoire » qui a marqué le début des années 1950.

Photo PHILIPPE LE TELLIER





PHOTO: WILLY RIZZO

Avec Jean Marais dans
« Deux sur la balançoire » de William
Gibson, montée par Visconti au
théâtre des Ambassadeurs en 1959.

Photo WILLY RIZZO



DRAME OU COMÉDIE: ELLE SAIT TOUT JOUER

« Elle était admirable de drôlerie
et en même temps touchante », dira
Jean Marais. La pièce est un triomphe.
Mais l'extrême exigence de Visconti
et la fougue de son compagnon de scène
laisseront l'actrice épuisée.

PHOTO: WILLY RIZZO

Photo WILLY RIZZO





EN 1965, SON RETOUR AU THÉÂTRE SUSCITE L'ENGOUEMENT

Dans sa loge du théâtre du Gymnase, où elle retrouve Visconti pour interpréter « Après la chute », d'Arthur Miller. Au-dessus du miroir, les multiples lettres et télégrammes reçus de ses admirateurs.

Photo FRANÇOIS GRAGNON

LA JEUNE COMÉDIENNE GAGNE LA COURSE AUX PRIX DU CONSERVATOIRE

Saint-Germain-des-Prés contre le Théâtre-Français», «La Rose rouge face à la Maison de Molière». Tels sont les titres que l'on pourrait donner au conflit qui vient de bouleverser le monde du théâtre.

L'enjeu du débat : la carrière d'une blonde comédienne d'une vingtaine d'années, Annie Girardot. Le lieu de la rencontre : la salle du Luxembourg, l'ancien Odéon, où se sont déroulés les concours du Conservatoire.

Annie Girardot venait de passer sa scène de comédie moderne. La veille, elle avait obtenu un premier prix en comédie classique. Aujourd'hui, le public l'avait applaudie, il l'avait même acclamée et cependant elle était inquiète.

Elle se demandait si la scène qu'elle avait jouée et qu'elle avait empruntée à «Un mari dans du coton», une pièce en un acte d'un vaudevilliste du XIX^e siècle, Lambert-Thiboust, n'avait pas choqué son jury. Ses alarmes n'étaient pas vaines. Pendant qu'elle se tourmentait, ses juges discutaient, non pas de son talent, mais des mérites de son auteur, de ce M. Lambert-Thiboust, fort rarement joué et presque jamais lu.

Ce fut dans un cabaret célèbre de Saint-Germain-des-Prés, un soir de février 1954, qu'Annie Girardot entendit pour la première fois cette pièce que Michel de Ré avait remontée sur les conseils de Louis Ducreux, grand amateur de vaudevilles Napoléon III.

L'intrigue de cette comédie est simple : un mari s'ennuie. Pour le distraire par quelques émotions, sa femme prend quatre personnalités différentes. En vérité, c'est moins une pièce qu'un rôle, mais un rôle admirable mettant en valeur toute la gamme des qualités d'une actrice. Aussitôt Mlle Girardot comprit que ce rôle pouvait lui faire gagner la partie difficile qu'est un concours au Conservatoire où, en moins de dix minutes, un comédien doit retenir l'attention du jury – alors qu'au théâtre une pièce ne démarre jamais avant le premier quart d'heure –, l'émouvoir ou le faire rire.

Mais au Conservatoire on n'a pas le respect des textes. Les scènes qu'on y entend n'ont aucun rapport avec les mêmes scènes jouées dans un véritable théâtre. Les élèves rognent, coupent, unissent des morceaux appartenant à des actes différents. Leur seul dessein : assembler le plus «d'effets» possible en un minimum de temps.

Un candidat est resté célèbre. Avant guerre il réussit à réduire «Kean» d'Alexandre Dumas, une pièce de trois heures que Brasseur joua cet hiver au Sarah-Bernhardt, aux proportions d'une saynète de huit minutes. Mlle Girardot, elle, fit du vieux vaudeville poussiéreux de Lambert-Thiboust un sketch burlesque. Et c'est ce burlesque qui avait irrité. Des membres du jury voulaient la priver d'un prix qu'elle avait mérité afin de donner à tous les candidats un avertissement, car l'affaire dépassait le cas de Mlle Girardot. Elle était le signe d'une crise menaçant le Conservatoire.

Depuis quelques années en effet les larmes ne paient plus. Seul le rire, et parfois le gros rire un peu épais, permet d'arracher les récompenses. L'historique de cette crise est facile à tracer. En 1944, Robert Dhéry, le père des Branquignols, est au Conservatoire.

Lorsqu'il donne une scène devant sa professeure, Mme Dussane, on se bouscule pour venir l'entendre. Ses farces sont demeurées fameuses. Un jour, il allume un incendie au cours d'une classe de littérature. Mais il s'en va sans la moindre récompense. On a jugé son comique trop emprunté aux effets du cirque. La même année, autre révolution. Sophie Desmarets ose concourir, pour la première fois de l'histoire du Conservatoire, dans une scène de la pièce de Feydeau, «Mais n'te promène donc pas toute nue».

En 1948, Robert Hirsch obtient un premier prix accordé à l'unanimité. Et cependant, en jouant Mascarille, il a jeté son chapeau empanaché dans le trou du souffleur. En 1949, Jean Le Poulain, premier prix lui aussi, va encore plus loin dans l'audace comique. En 1954 enfin, une comédienne se promène sur scène un seau de toilette à la main. Elle joue la pièce la plus risquée de Feydeau, «On purge bébé».

Il semble désormais que tous les moyens sont bons pour faire rire. On les emprunte au cabaret et au cinéma muet. Il y a dix ans, Giraudoux était l'auteur à la mode au Conservatoire. Puis ce furent Anouilh et Montherlant. Cette année, ces auteurs furent mis au rancart. On redoute la poésie, on préfère le métier éprouvé des boulevardiers. Claudel est remplacé par Verneuil et par Sacha Guitry.

Le dernier prix de tragédie, chez les hommes, remonte à dix ans : Paul-Émile Deiber. Chez les femmes, à cinq ans : Geneviève Martinet. Mais l'emploi tragique n'est pas le seul emploi qui tend à disparaître. Durant le dernier lustre, un seul amoureux romantique fut couronné : Jean-Louis Jemma. Plus de grands premiers rôles, mais des valets, des marquis, des jeunes premiers de fantaisie.

Les rondeurs elles-mêmes se font rares. Le comique, de nos jours, se porte maigre. Les causes de ces défections : un certain goût pour la facilité, l'attrait aussi du cinéma. Les metteurs en scène n'ont que faire des diseurs de vers, ce sont de natures comiques qu'ils ont besoin pour leurs films. Et puis le public du Conservatoire a pris une importance qu'il n'avait pas autrefois.

Les concours alors se déroulaient rue de Madrid dans l'intimité d'une salle de petites dimensions, devant un public d'habituels respectueux des gens et des choses de la Maison. Depuis cinq ans, les premiers prix se sont disputés dans la vaste salle du Luxembourg, face à un public qui n'avait que faire des règles de la bienséance, qui voulait faire connaître son opinion et entendait même la faire partager aux membres du jury.

Certes les juges du Conservatoire délibèrent à l'écart de ces tumultes. Néanmoins, il est bien difficile de ne pas les entendre. Qui sait ? Les acclamations et les cris de ces jeunes énergumènes forment peut-être cette «vox populi» qui accorda à Bernard Blier et à Maria Casarès les récompenses que le Conservatoire leur avait refusées. Et puis, quel que soit son courage, il est toujours désagréable d'affronter les huées. Le jury décida donc de réagir à l'avenir contre la facilité mais il pardonna à Mlle Girardot.

Une soirée passée à Saint-Germain-des-Prés n'aura pas frustré la jeune comédienne de son premier prix. ■

PREMIÈRE TOURNÉE POUR « MADAME MARGUERITE »

*Après la représentation en 1976, au cinéma
Familia de Dijon. La pièce de Roberto
Athayde, qu'elle joue dans toute l'Europe
entre 1974 et 2003, lui vaudra le Molière
de la meilleure comédienne en 2002,
accompagné d'un autre, celui d'honneur
pour l'ensemble de sa carrière.*

Photo **CLAUDE AZOULAY**



HAPPÉE PAR LE CINÉMA

Une présence qui captive l'objectif, et une sincérité qui crève l'écran. Visconti, Lelouch, Audiard, Vadim, Giovanni... tous les géants seront au générique d'une carrière de plus de 150 films, couronnée de trois César. Fatale ou trompée, insolente ou soumise, hilarante ou désespérée, elle peut tout interpréter, si naturelle qu'on en oublie qu'elle joue. Avec des rôles comme celui d'une enseignante amoureuse d'un élève dans « Mourir d'aimer », d'André Cayatte (1971), elle devient l'une des actrices préférées du public. Mais ses rôles les plus déchirants, c'est à sa vie qu'elle les réserve.



**MÊME DANS LES
SECONDS RÔLES, ELLE
IMPRESSIONNE LES
MONSTRES SACRÉS**

*Face à Jean Gabin, dans « Maigret tend
un piège », de Jean Delannoy (1958). C'est
la deuxième fois qu'elle donne la réplique
au monstre sacré, après « Le rouge est mis »,
de Gilles Grangier, l'année précédente.*







Sur une scène
de « La proie pour
l'ombre », d'Alexandre
Astruc (1961). Elle
y partage l'affiche
avec Daniel Gélin et
Christian Marquand.

SOPHISTIQUEE OU NATURELLE, LA BEAUTE INCARNÉE

Sourire et chair de poule. Une photo héroïque sur fond de sommets enneigés, à l'Alpe d'Huez en février 1967. Elle tourne « Vivre pour vivre », de Claude Lelouch, où elle joue l'épouse d'Yves Montand.





A photograph of a woman with dark hair, wearing a red top and a plaid skirt, leaning over a table. She is holding a small, colorful object in her hands. The background is slightly blurred, showing a window with orange curtains and a white wall.

SA POPULARITÉ EN FAIT L'ÉGALE DE BARDOT

*Deux versions du miracle
du jeu d'actrice et deux styles qui
s'épousent. « Les novices », de
Guy Casaril (1970), met en scène
la rencontre entre une bonne
sœur en fuite du couvent (BB) et une
prostituée (Annie Girardot).*

Photo **CLAUDE AZOULAY**





ANNIE DÉVOILE À L'ÉCRAN LES TABOUS DE LA SOCIÉTÉ

Avec Michel Subor et Josephine Chaplin dans « Docteur Françoise Gailland », de Jean-Louis Bertucelli (1976). Elle y incarne une femme médecin qui se découvre malade du cancer. Au casting également : Jean-Pierre Cassel et Isabelle Huppert ou, encore, François Périer.

EN 1971, ANNIE GIRARDOT EST AU SOMMET DE SA CARRIÈRE. MALGRÉ UN PARCOURS SEMÉ D'EMBÛCHES, ENTRE FILMS CATASTROPHES, PIÈCES BOUDÉES ET RÉPUTATION DE « FILLE À LA POISSE », SA PERSÉVÉRANCE ET LES RISQUES PRIS ONT FINI PAR PAYER. PORTÉE PAR DES METTEURS EN SCÈNE AUDACIEUX, ELLE S'EST APPROPRIÉ DES RÔLES FORTS, DEVENANT PEU À PEU L'ACTRICE LA PLUS ADULÉE DE SA GÉNÉRATION

PARU DANS PARIS MATCH N° 1139 DU 6 MARS 1971

SES MILLE VIES

PAR FRANÇOIS CAVIGLIOLI

Lorsque André Cayatte téléphona à Annie Girardot pour lui proposer le rôle de Gabrielle Russier dans le film qu'il s'apprêtait à commencer, « Mourir d'aimer », il ne l'avait rencontrée qu'une seule fois. Aussi quelle ne fut pas sa surprise de s'entendre répondre par la vedette : « J'attendais votre appel. J'étais sûre que vous feriez ce film avec moi. » Cayatte va

découvrir Girardot au travail. Un abord déconcertant. Annie n'a jamais l'air d'écouter. Elle se mord les lèvres, son regard s'éloigne. Mais devant la caméra, on s'aperçoit qu'elle a tout compris. Et ce qu'elle a le mieux compris, c'est ce qu'on a oublié de lui expliquer.

Cayatte, lui, travaille à gros traits. Il ne fait pas un film. Il porte une affaire devant l'opinion. Sûr de sa conviction, de son émotion. Avec son regard bleu aigu qui a l'air de chercher des contradicteurs à réduire au silence. Avec cette curieuse ride qui se fronce entre ses sourcils. Comme s'il était dans un prétoire, prêt à répliquer à l'avocat général, à reprendre en main un jury. Avec lui, les bons sont entièrement bons. Ils représentent la jeunesse, la compréhension, la fraîcheur. Les méchants sont méchants. Ils portent sur leur visage toute la cruauté, tout le fanatisme, toute l'hypocrisie du monde. Il a, dans la tête, toutes les cotes du dossier. Dans le cœur, toute la fougue d'un jeune avocat à son premier procès d'assises. Et il fonce.

Annie Girardot est aussitôt gagnée par cette passion. Elle vit dans l'affaire Russier. La comédienne se double d'une militante. La caméra est oubliée. Cayatte tourne presque tout le film en long foyer, pour rester à distance, pour ne pas s'immiscer dans la tragédie qui se recrée sur le plateau.

Après la sortie de « Mourir d'aimer », Annie a voulu rester Gabrielle. Elle a refusé plusieurs propositions pour être encore quelques mois celle par qui le scandale est arrivé, qui en est morte, et que les foules acclament dans les salles. Ces foules, elle les a vues et entendues. Elle est allée présenter et défendre « Mourir d'aimer » à travers la France jusqu'en Belgique. Elle a revu des dizaines de fois son film, assise parmi des spectateurs anonymes qui autour d'elle conspuient les magistrats, les médecins, les parents du jeune lycéen, qui s'indignaient, qui revivaient ce fait divers d'amour qui les avait laissés indifférents du vivant de Gabrielle.

Annie Girardot veut s'attarder dans la peau « de cette victime raisonnable ». Elle se sent liée à elle par conviction, par sympathie, par solidarité féminine. Mais aussi, parce que toute sa vie, il lui a manqué un personnage et que Gabrielle, le président de la République et André Cayatte lui en ont apporté un.

Novembre 1966. Dans son appartement de la place des Vosges devant un feu de bois, Annie Girardot fait le bilan de sa vie. Ou plutôt de ses vies. Elle mène plusieurs existences qui ne se rencontrent jamais. D'abord ses vacances romaines, chaque fois qu'elle va à Rome voir son mari, le beau Renato Salvatori, l'ancien maître-nageur devenu un des plus grands acteurs italiens, étourdissant, fracassant, mais insaisissable, plein de secrets. Sa vie de jeune femme sage, place des Vosges entre sa mère et sa fille Giulia. Sa vie de garçon. Ses copains disent d'elle : « Annie, c'est un jules. » Elle joue aux cartes, fume du gris, boit du vin rouge. Dans cette vie-là, il y a les bistrots, les petits restaurants ouverts la nuit, à Pigalle où elle débarque à 4 heures du matin, en embrassant le patron, en bavardant avec les filles. Et puis, il y a le métier...

1966 c'est l'année noire. Elle est à la fois célèbre et oubliée. Elle est considérée comme une des meilleures comédiennes françaises, comme la grande rivale de Jeanne Moreau, mais personne ne veut l'engager, par peur de la malchance. À son seul nom, les producteurs se lèvent et prennent la porte. Elle est celle qui ne fait pas un fauteuil. Elle est celle qui se trompe toujours, qui suit des hommes qui ne la servent pas toujours. Elle vient de se ridiculiser dans « Le mari de la femme à barbe », un film qui ne fait pas un sou, où elle apparaît couverte de poils, repoussante.

23 septembre 1965. Première du « Jour de la tortue », comédie musicale au Marigny. Vingt représentations. La même expression qui revient sous la plume de tous les critiques : Annie Girardot parvient à tirer son épingle du jeu. Les producteurs, les financiers traduisent : elle a la poisse.

20 janvier 1965. Générale d'« Après la chute », d'Arthur Miller au Gymnase. Cinquante représentations. Annie Girardot se souvient encore de cette générale : la salle gronde devant ce portrait psychanalytique de Marilyn Monroe, devant cette petite actrice bien française qui a osé se glisser sous la chevelure de lumière, dans la peau laiteuse, dans la légende de la disparue. L'ombre éblouissante de Marilyn baigne l'assistance comme un remords. Les amis d'Annie Girardot murmurent, navrés : « Elle est folle. »

Annie Girardot n'est pas folle, simplement, elle prend tous les risques sans réfléchir. Parce que, dans sa petite tête raisonnable, elle a cette idée du spectacle qui ne la quitte pas depuis ses débuts : « Chacun son métier. » Elle est comédienne. Elle est acharnée au travail, sûre de son talent. Elle n'a qu'à jouer. Aux autres d'écrire des pièces, des scénarios. Aux autres de la mettre en scène. Elle a confiance dans les autres, comme elle a confiance en elle-même. C'est pour cela qu'elle répond toujours oui, au téléphone, à toutes les propositions, avec un enthousiasme de gosse.

Une enseignante éprise de son élève (joué par Bruno Pradal) : bouleversante de vérité dans « Mourir d'aimer », d'André Cayatte, en 1971.



Elle est née en 1931, près du canal Saint-Martin. Elle n'a pas connu son père. Sa vie commence comme une chanson populiste de la Belle Époque. Sa mère était sage-femme. Elle-même voulait devenir infirmière. Pendant six mois, elle travaillera dans une pouponnière de Vincennes. Son premier malade : un enfant bleu.

Sa vie de comédienne commence un dimanche matin dans le petit logement du boulevard Davout où elle vit avec sa mère et son frère « Jean-Jean ». Comme chaque dimanche, Mme Girardot donne un peu d'argent à sa fille pour la messe. Mais ce matin-là, Annie a d'autres idées en tête. Dans l'hebdomadaire « Opéra », elle a lu la petite annonce suivante : « Cours Pergolèse, formons de futurs acteurs. Se présenter le dimanche, avec le journal. » Rue Pergolèse, elle rencontre un M. Bosc qui lui fait réciter « Le loup et le chien », et qui lui dit, après un moment de silence : « Vous serez comédienne, mon petit. Travaillez un rôle de soubrette pour le prochain cours. »

1^{er} avril 1949. Elle a 17 ans. Elle passe avec succès l'examen d'entrée au cours dramatique de la rue Blanche, en jouant Dorine de « Tartuffe », avec ses socquettes et ses nattes. M. Bosc avait raison. Elle est faite pour les servantes de Molière. De ce jour-là date sa confiance aveugle pour les gens du métier.

Le jour de ses 18 ans, elle entre au Conservatoire. En même temps, elle joue, pour 7 000 francs anciens [l'équivalent aujourd'hui de 250 euros] par semaine « Le langage des fleurs », à la Rose rouge ; « La vertu en danger », avec la Compagnie Jacques Fabbri, et « La tour Eiffel qui tue ». Elle obtient, en 1952 et en 1953, le deuxième prix de comédie. En 1954, elle décroche cette fois le premier prix, et elle entre à la Comédie-Française. Elle gardera toujours cette image de la carrière parfaite : une ascension régulière, due au mérite.

8 mars 1956. Jean Cocteau entre dans sa loge, l'embrasse à l'étouffer et lui dit : « Tu as le plus beau tempérament dramatique de l'après-guerre. » Tout Paris vient d'applaudir Annie Girardot, à la générale de « La machine à écrire ». Ce triomphe la renforcera pourtant dans une certaine passivité, face aux auteurs et aux œuvres, dans la conduite de sa carrière. Annie s'habitue à ses succès de bonne élève. Elle se contentera longtemps de bonnes notes.

Tout vient trop à point. La même année, un film la révèle au grand public : « L'homme aux clefs d'or », où elle apparaît aux côtés de Pierre Fresnay. Et le vent de la malchance se lève. Elle quitte le Français parce qu'elle sent qu'on ne viendra pas toujours la chercher et que la fortune doit se conquérir. Une interminable tournée avec « Une femme trop honnête », d'Armand Salacrou. Cent une représentations, quatre-vingt-trois villes en France, Belgique et Suisse. Une vie grise, d'hôtel en hôtel, avec tout son vestiaire dans sa 4 CV.

Il serait fastidieux d'énumérer la suite de fours et de navets où Annie Girardot s'est jetée la tête la première, avec sa conscience et son génie de grande comédienne. Cette vie de déboires s'arrête en 1967 avec « Vivre pour vivre », de Lelouch, qui la réconcilie avec le succès. Mais ce n'est qu'un film d'auteur où il y a un beau rôle pour elle ; ce n'est pas un rôle fait pour elle, ce n'est pas son film.

Avec « Mourir d'aimer », le nom d'Annie Girardot s'efface devant celui de Gabrielle Russier. Toute une génération de spectateurs n'appellera plus Annie Girardot que Gabrielle.

Chaque soir, en province, Annie se mêle aux jeunes qui discutent le film. Ils la regardent comme s'ils étaient encore devant l'écran. À Bruxelles, un homme s'approche et lui dit simplement : « Madame, avant vous, il y a eu Greta Garbo. » Personne n'avait jamais vu Annie Girardot aussi pâle. ■



A black and white photograph of a man and a woman standing next to a vintage car. The woman, on the left, is wearing a dark, short-sleeved top and light-colored shorts, and is holding a bottle. The man, on the right, is wearing a light-colored polo shirt and dark trousers. They are standing in front of a building with a tiled roof and a wall covered in ivy. The car's rear wheel and fender are visible in the foreground.

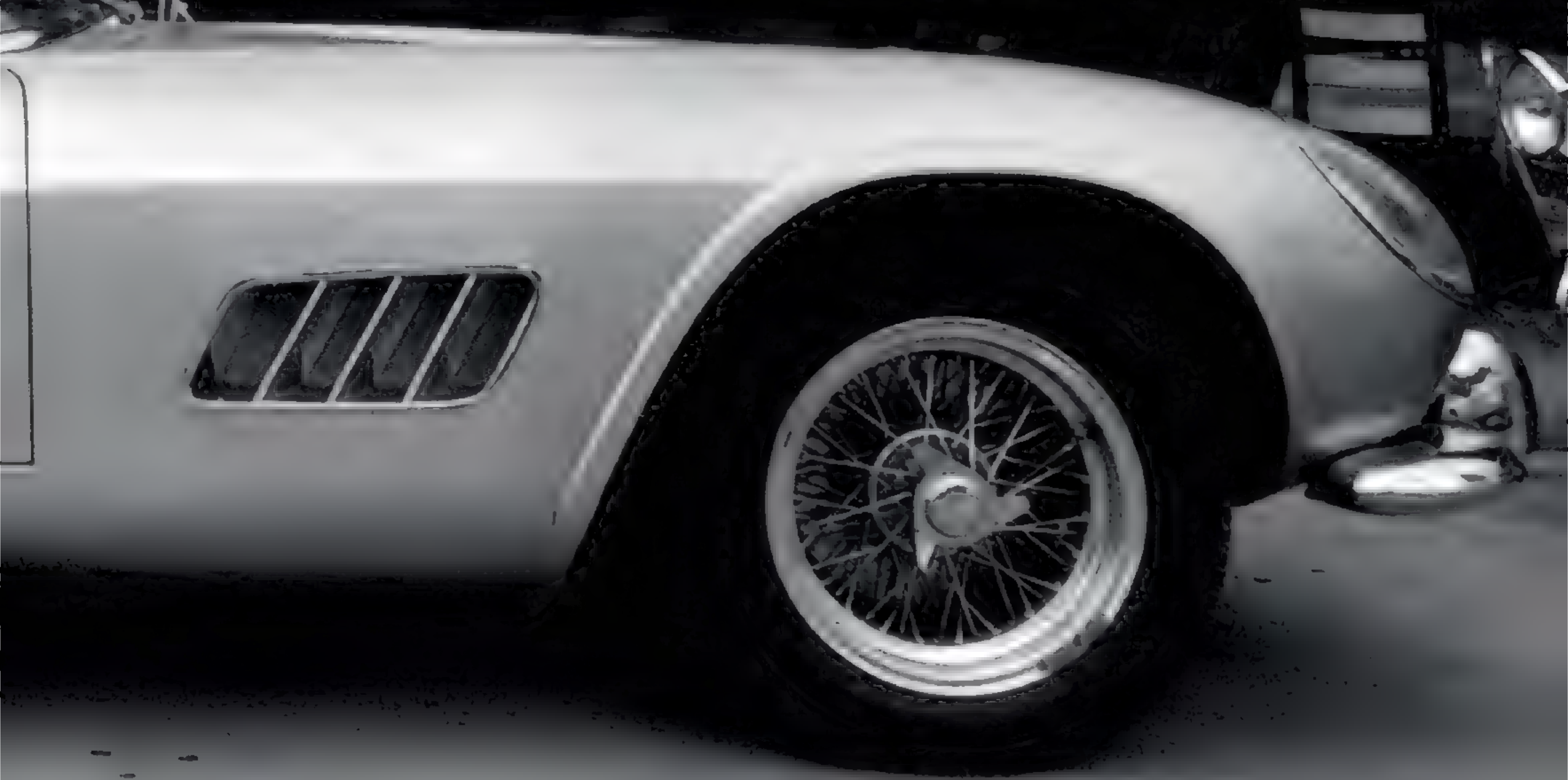
AVEC RENATO SALVATORI, ELLE TOMBE AMOUREUSE DE L'ITALIE

« C'est mon homme, je le sais. Mon corps
l'a compris avant moi. Renato est l'amour,
le plaisir, avec sa part de soumission et
d'abandon. » À Rome en 1960, peu après
leur rencontre.

LA DOLCE VITA
(CAPANNINA)

C'est sur le tournage de « Rocco et ses frères », en 1960, qu'Annie rencontre la vedette italienne. « Un cyclone et un tremblement de terre. Comment aurais-je pu résister ? » se souviendra-t-elle. Deux ans plus tard, il l'épouse. Mais leur idylle est marquée par des infidélités mutuelles, la jalousie et la violence de Renato. Annie encaisse sans cesse d'aimer. Avec lui, elle aura son unique fille, Giulia. Même quand elle décidera de partir, elle ne demandera pas le divorce.

LA DOLCE VITA, OU PRESQUE...



La rencontre à l'écran.
Annie et Renato dans une
scène de « Rocco et ses
frères ». La Française a
alors 29 ans, et cinquante
ans de carrière devant elle.



Le mariage à la mairie
du XVI^e arrondissement de Paris,
le 6 janvier 1962. Dès le lendemain,
Renato repart pour l'Italie,
où il disparaît deux mois sans
donner d'explication.



BIENTÔT UN MARIAGE QUI FINIRA EN RUINE

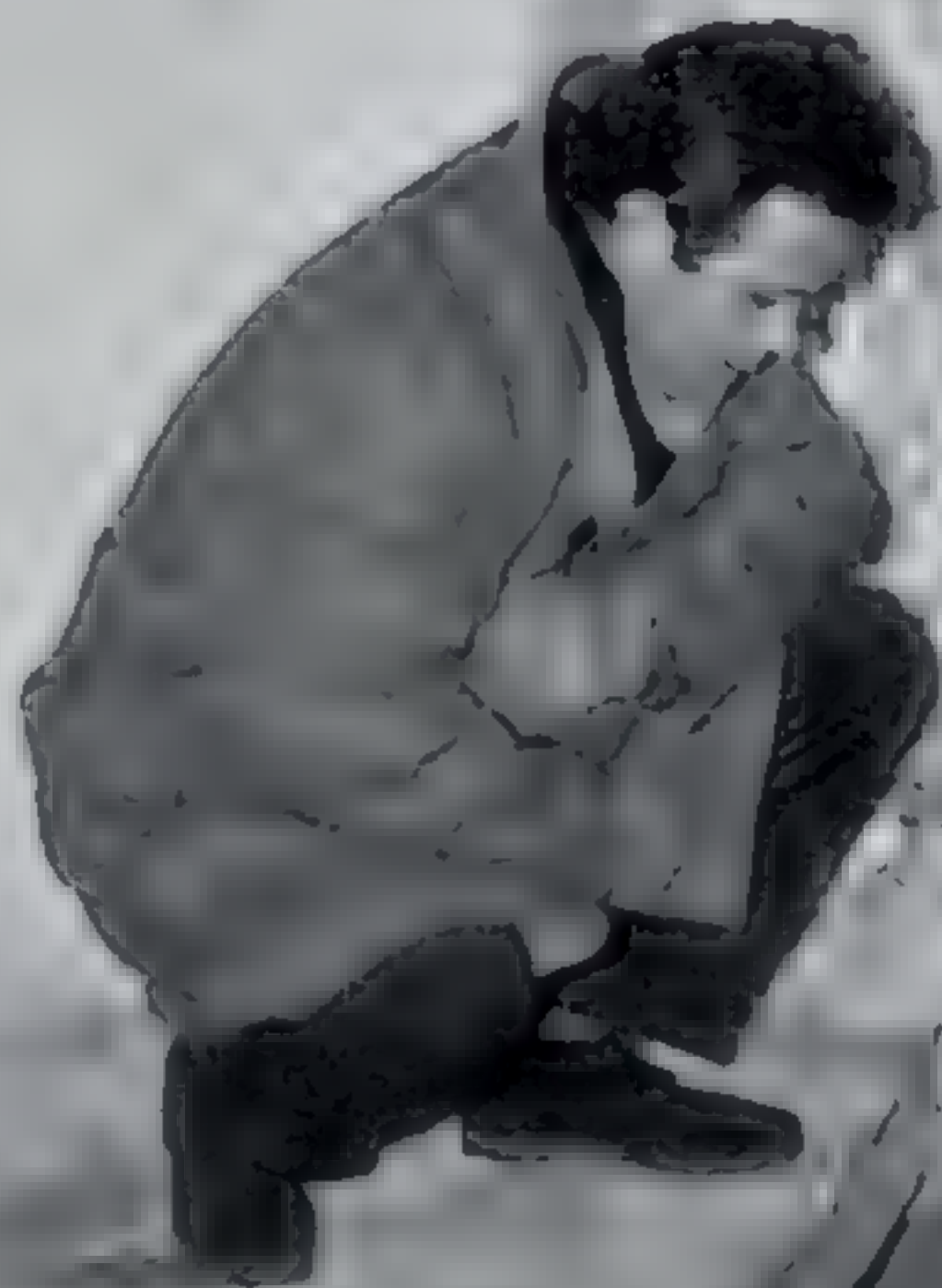
Lorsqu'ils se disent oui, Annie est enceinte de Giulia. Elle qui a souffert de l'abandon de sa mère aimerait offrir davantage de sécurité à son futur enfant. Mais dans le couple, l'orage guette toujours.

Photo FRANÇOIS GRAGNON



*Inspection du chantier de rénovation
de leur futur appartement de la place des Vosges.
Annie y vivra avec sa fille et certains de
ses compagnons... mais bien peu avec son mari.*

Photo **FRANÇOIS GRAGNON**





**POUR LEUR FILLE,
GIULIA, ELLE
PARDONNERA
BEAUCOUP**

*Une tentative de vie normale.
Séjour en famille à Cortina d'Ampezzo,
dans les Dolomites, janvier 1967.
Giulia est âgée de 4 ans.*

DES PARTENAIRES DE CHOIX



**À L'ÉCRAN, ELLE
A PARTAGÉ LA VIE
DES PLUS BEAUX
ACTEURS**

1972 : douze ans après « Rocco et ses frères », elle retrouve Alain Delon dans « Traitement de choc », d'Alain Jessua. « J'ai dû courir le long d'un précipice, faire des acrobaties en avion, tomber sur des cadavres et recevoir d'Alain une raclée qui n'a pas été de la tarte : c'est un léopard, Alain ! »

Authentique dans le rire comme dans les larmes, et toujours juste, même face aux plus grands. En quelques films, Annie Girardot est devenue un phénomène, l'actrice chérie du public. À côté du mystère Bardot ou de la beauté froide de Deneuve, elle incarne le feu des sentiments et une générosité

sans limite. «Elle était capable de tout devant une caméra, rien ne lui faisait peur», se souvient Claude Lelouch qui, fatalement, en fut amoureux – lui aussi. Annie est une extrémiste du cœur, elle ose tout vivre, sans craindre de se brûler les ailes. Le cinéma, l'amour: pour elle, ils ne font qu'un.







**LES FEMMES
RÊVAIENT
DE SA VIE
DE CINÉMA**

*Amante de Jean-Paul
Belmondo dans la folle
équipée américaine
d'« Un homme qui
me plaît », de Claude
Lelouch (1969).*

DES HOMMES QUI LUI PLAISAIENT MAIS SOUVENT PAS LES BONS...

*Promenade parisienne romantique
d'une jeune actrice avec son fiancé d'alors,
le réalisateur et scénariste Norbert
Carbonnaux. En 1958.*





Sa vie amoureuse : un mauvais casting

L'origine de ses relations souvent « difficiles » avec les hommes remonte, sans doute, à ce père marié qui ne l'a jamais reconnue. Et mort alors qu'elle n'avait que 2 ans. Cette quête d'un père l'aura conduite à beaucoup (trop) accepter de ceux dont elle s'est amourachée et qui lui auront fait du mal. Souvent violemment. Renato Salvatori restera son grand amour dont elle ne divorcera jamais mais dont les infidélités et les coups rythmeront leur relation. Tout comme avec Bernard Fresson dans les années 1970. Avec Bob Decout, dans la décennie suivante, ce seront moins les coups qu'une certaine violence morale, faite de tromperies, d'alcool et de drogue.

Finalement, ses histoires les plus « douces » n'aboutiront jamais. Un amour fugace fait de seuls baisers avec Jacques Brel rencontré sur le tournage de « La bande à Bonnot ». Puis, des escapades amoureuses à travers le monde avec Lelouch. Et des liaisons en pointillé, révélées par sa fille, Giulia, qui apercevra un jour François Mitterrand en caleçon, sortant de la chambre de sa mère...



1. Retrouvailles avec Renato pour les débuts d'actrice de Giulia. Mère et fille partagent l'affiche de « La vie continue », de Moshé Mizrahi (1981).

2. Avec Bernard Fresson, une romance longue et chaotique. Dans « À chacun son enfer », d'André Cayatte (1977).

3. « La bande à Bonnot », de Philippe Fourastié (1968) : elle rencontre Jacques Brel, ils s'aimeront. « Il a compté énormément dans ma vie. Il m'a fait rire, rire... et pleurer aussi. »

4. Son idylle avec François Mitterrand, alors député et premier secrétaire du Parti socialiste, restera longtemps secrète. Rue de Bièvre, à Paris, en mars 1978.





LELOUCH, L'AMI ET L'AMANT QUI SERA TOUJOURS LÀ POUR ELLE

« Quand je disais "coupez", j'avais envie de la prendre dans mes bras... » Devenus amants en tournant « *Vivre pour vivre* » (1967), ils resteront proches jusqu'au bout de la vie d'Annie. Sur le plateau d'« *Un homme qui me plaît* » (1969).

Photo JAMES ANDANSON



Annie Girardot LE JOUR OÙ... JE SUIS TOMBÉE AMOUREUSE DE CLAUDE

PROPOS RECUEILLIS PAR FLORE OLIVE

La première fois que j'ai rencontré Lelouch, nous avions 20 ans, et je n'ai pas fait attention à lui. Je tournais «L'homme aux clés d'or», c'était mon premier grand rôle au cinéma et je n'avais d'yeux que pour mon partenaire qui aurait pu être mon père, Pierre Fresnay. Nous étions en 1956 et Claude, lui, était un assistant impatient de réussir. Mais moi, je n'étais pas pressée de lui parler. Pas encore. En attendant de projeter ma carrière et ma vie dans les étoiles, comme il le fit quinze ans plus tard, il me tendait sandwich et café tandis que je regardais, ébahie, Fresnay se faire tancer par sa harpie de bonne femme, une Yvonne Printemps l'œil bleu glacé, plus jalouse qu'une chatte.

Avec Claude, nous avons emprunté des chemins de traverse avant de nous connaître. Il fallait la mériter cette rencontre. Lorsque j'apprends qu'il a pensé à moi pour le rôle incarné par Anouk Aimée dans «Un homme et une femme», mon imprésario a déjà répondu «non» à ma place. Moi, à la Scala de Milan, lui sur les planches de Deauville, nos chemins ne devaient pas encore se croiser. Clemenceau disait que «le meilleur moment, c'est quand on monte l'escalier», t'as raison Georges !

En 1967, il me propose «Vivre pour vivre». Moi, je suis sur le flanc. J'ai enchaîné les bides et les producteurs ne donnent pas cher de ma peau. Lui me veut. Le rôle est fait pour moi, calqué sur ma vie, face aux tourments d'un mari volage incarné par un Montand très sûr de lui et que Lelouch aime déstabiliser. Ah ! Montand ! Tout un programme... Quand je lui demandais comment était Marilyn, qui pour moi était une déesse, il me répondait : «C'est une fermière !» J'avais envie de l'étrangler le bonhomme, grand con ! Mais les grands cons, on les aime. Claude et moi, nous vivons dans l'instant. Comme souvent, il tombe amoureux des femmes de sa vie en les filmant. Être filmée par lui,

c'est une longue caresse intime, l'amour en gros plan. Il a des focales à la place des yeux. Et il n'y a que vous dans ses yeux.

À l'époque, je fais de la résistance amoureuse face aux marivaudages usants de mon bel Italien de mari, Renato Salvatori, dont je hume sur les chemises le parfum entêtant de chacune de ses conquêtes. Pas besoin d'être un clébard truffier pour repérer la blonde, la brune ou la rousse. À mon tour, je le trompe, mais sans conviction. L'irruption de Claude dans ma vie va changer cette mélancolie amoureuse et vagabonde. Pour la première fois, je me sens en harmonie avec moi-même, nous partageons une sorte de fureur intime et sensuelle. Heureuse, détendue, je ris, je pleure et je dévore la vie, toutes les assiettes sont pleines et je suis goulue. Je le veux, lui. Je l'aime à la folie. Il me libère de toutes mes culpabilités et de mes peurs. Je n'ai même plus honte de mes gros seins – on m'appelle Mlle Robert – que je cache en permanence.

On voyage, on se cache, on file d'un bout à l'autre de la planète. Tournage, amour et fous rires. Il me laisse parfois improviser les dialogues parce que j'ai la repartie qui coupe la chique au Montand. Moi, filer le parfait amour en catimini, ça m'amuse, même si je culpabilise encore de tromper Renato qui ne connaît pas ce sentiment inutile. Cette passion amoureuse sera une parenthèse. Nous sommes «pris» tous les deux en flagrant délit par des paparazzi, lesquels, en révélant notre liaison au grand jour, y mettent un terme. Claude cassera la gueule au plus indiscret, mais le mal est fait. Renato entre dans une rage folle. Quel culot ! On devait entendre nos éclats de voix de Rome à Paris. Tensions, réconciliations, et la vie nous sépare à nouveau, d'un pays à l'autre, avec d'autres films, d'autres filles, etc.

La fin de l'amour avec Claude ne signifie pas la fin de l'histoire. Je tournerai encore cinq films sous sa direction avec la même

gourmandise et le même bonheur. «Un homme qui me plaît», où nos déconnades avec Belmondo resteront légendaires, me vaudra une invitation au voyage du grand et turbulent Robert Mitchum auquel j'ai tapé dans l'œil, ou plutôt mes seins, que je montre épanouis dans le film. Bien des années plus tard, toujours grâce au génie de Claude, je raflerai le César du second rôle pour «Les misérables» qui me vaudront quelques larmes restées dans les mémoires. Quand le temps des passions s'achève, vient celui de la solitude, et les récompenses du public et du métier comblent le vide immense laissé par les hommes. À tous les moments difficiles de ma vie, Claude m'aura tendu la main avec l'élégance du cœur. En faisant chaque fois rebondir ma carrière, il savait qu'il me redonnait la vie. ■



Claude Lelouch LE JOUR OÙ... EN UNE PRISE, ANNIE A SOUFFLÉ TOUTE L'ÉQUIPE

PROPOS RECUEILLIS PAR ROMAIN CLERGEAT

J'ai connu Annie en 1956 sur le film «L'homme aux clés d'or». J'étais stagiaire, je lui apportais les cafés. Tout le monde était estomaqué, y compris Pierre Fresnay, un vieux de la vieille, de constater combien elle prenait bien la caméra. Elle apportait une modernité dans le jeu. Un mélange d'humour et de réalisme. La grande force d'Annie, c'est qu'elle était crédible dans tout ce qu'elle jouait. D'ailleurs, le public s'est tout de suite identifié à elle.

Devenu réalisateur, j'avais d'abord pensé à Jeanne Moreau pour «Vivre pour vivre» mais elle ne se voyait pas trompée par Montand. «Je ne peux pas être cocue par un con pareil» avait-elle même ajouté.

À l'époque, Annie vivait en Italie et était un peu dans le creux de la vague. Ses

derniers films n'avaient pas bien marché. Les producteurs voulaient une actrice plus «bankable» alors je lui ai fait passer un test. Et là, alors qu'il y avait dix autres comédiennes pressenties, elle les a toutes écrasées. Et au fur et à mesure du tournage, j'ai rallongé son rôle car elle était époustouflante. Quand on travaille avec des actrices de ce calibre, on fait de la haute couture. Le modèle est tellement parfait. On en profite. Et ça devient même très facile.

Sur ce film, je suis tombé amoureux d'elle. Dans la vie, elle était plus timide. Tous les grands acteurs le sont. Devant une caméra, elle lâchait tout. Dans la vie, elle redevenait une femme avec ses pudeurs et ses insécurités. Bien sûr, il y avait des sourires que je retrouvais mais

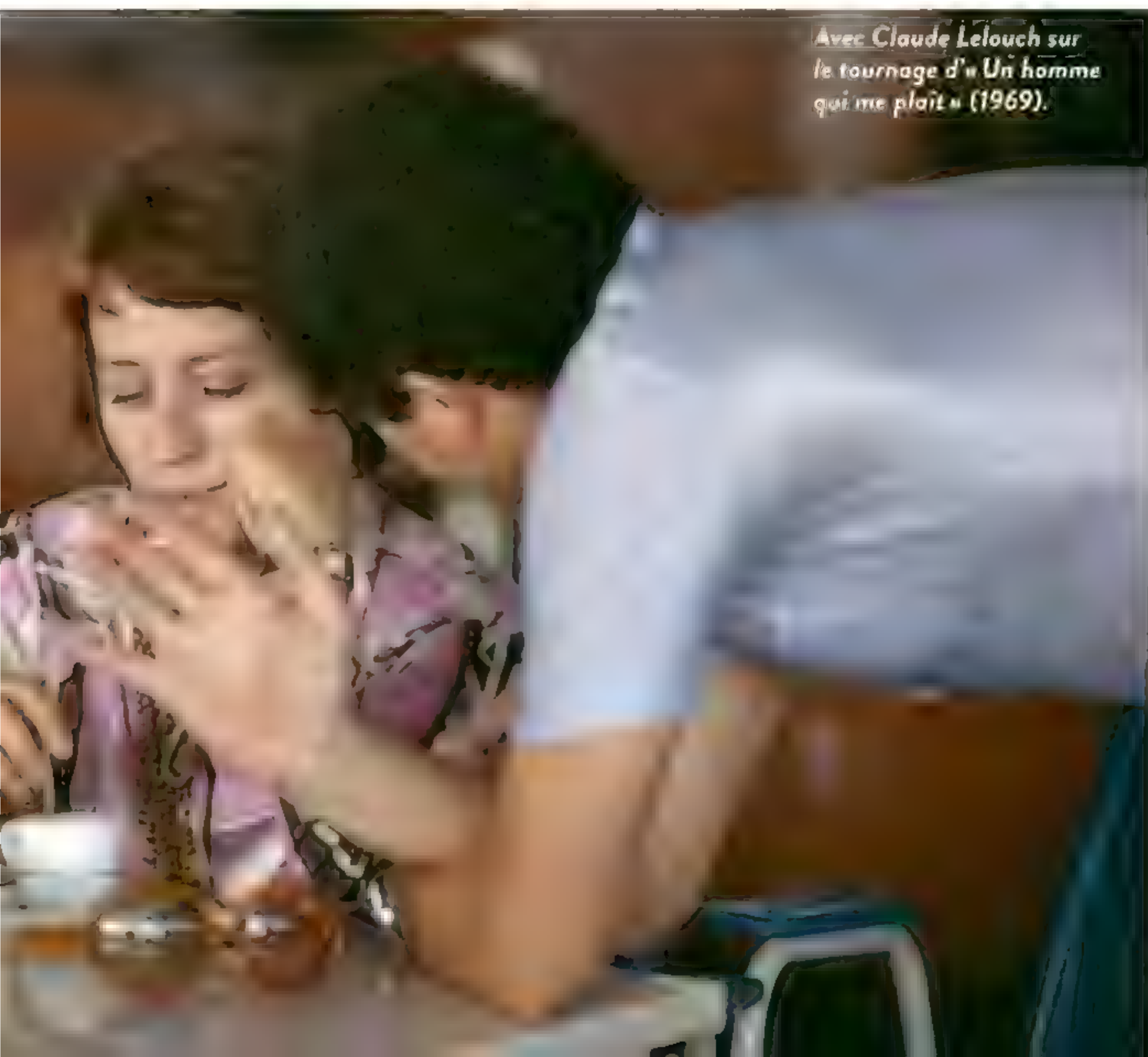
c'était une autre femme. Les actrices sont des Formule 1 et consomment plus. Avec un besoin d'être aimées dans des proportions démesurées. Elles ont chaque soir 2000 personnes qui les applaudissent et leur disent «je t'aime». Ce n'est pas facile d'être à la hauteur...

Elle est au creux d'une longue vague quand je vais la chercher pour «Les misérables». Pourquoi elle ? Car tous les metteurs en scène sont un peu machiavéliques. Pour une scène du film, il me faut un talent colossal. Je savais qu'Annie, avec ses blessures et sa fragilité, serait parfaite. Elle m'a dit oui tout de suite, même si elle se demandait si elle serait à la hauteur.

Le matin, elle est venue me voir en me disant qu'elle n'était pas bien du tout : son mec la trompait, sa mère était malade, sa fille faisait des conneries, elle avait un découvert la banque... Bref, elle voulait rentrer à Paris et changer le plan de travail. «Pas de problème, Annie, lui ai-je dit, mais en attendant de te trouver une voiture, fais-moi une prise vite fait. Et ensuite tu fileras.»

Et là... J'ai mis deux caméras et elle a sorti tout ce qu'elle avait. On a tourné dix minutes et elle a tout donné. Sa vie. Ses cicatrices. Son talent. Tout ça mélangé. Sur le plateau, toute l'équipe était soufflée. Bouleversée même. Et la caméra a enregistré ce moment fabuleux. Je l'ai prise dans mes bras. Elle était tellement contente qu'elle m'a demandé si je voulais faire une deuxième prise !

Annie a pris des risques toute sa vie. Elle a fait les films qu'elle avait envie de faire avec les gens qu'elle aimait. Et à moment donné, lorsque les rides sont apparues... Elle n'avait pas de plan de carrière. Comme Piaf. Girardot, c'était la Édith Piaf du cinéma. Je pourrais citer dix actrices qui protègent leur image. Ce n'était pas son genre. Elle n'avait pas de plan de carrière. Elle a flambé sa vie, Annie. C'est aussi pour cela qu'elle reste une des actrices préférées des gens. ■



Avec Claude Lelouch sur le tournage d'«Un homme qui me plaît» (1969).

**APRÈS L'ÉCHEC DE
SA COMÉDIE MUSICALE,
ELLE EST RUINÉE**

*Sur la scène du Casino de Paris,
avec Bob Decout (à g.), en février 1982.
Grâce à ce show loufoque, Annie réalise
un vieux rêve: elle danse, chante... et se laisse
entraîner par le tourbillon Decout.*



DERNIER ROUND

De son compagnon Bob Decout, l'abonnée aux violences conjugales dit : « C'est un tendre. Pas un violent. » Cette douceur, elle va pourtant la payer au centuple. En 1982, par amour pour lui, elle s'endette pour produire « Revue et corrigée », le spectacle qu'il a écrit. C'est un four monumental. La troupe est mise à la porte du Casino de Paris au bout d'un mois. Annie doit vendre jusqu'à son appartement parisien. Questionnée sur son avenir, elle répond à Match : « Je ne le vois pas. Hier, j'étais foutue. Demain, je n'en sais rien. »





**AVEC BOB DECOUT, ANNIE
GIRARDOT SOMBRE DANS UNE
PASSION SULFUREUSE**

« Bob est marrant. Il a envie comme moi de rigoler, de faire des trucs », dit-elle de son compagnon, de quatorze ans son cadet. Grande passion d'Annie jusqu'en 1993, cet artiste multiforme est aussi son partenaire de tous les excès. Ici dans l'appartement de la place des Vosges, le 14 février 1982.

Photo **PATRICE HABANS**



ELLE A TOUT JOUÉ DANS LA VIE, MAIS JAMAIS FINANCÉ DES COMÉDIES. LA GIRARDOT S'EST DONC PLUMÉE POUR S'OFFRIR DES STRASS, SUR UNE MISE EN SCÈNE ET DES PAROLES DE SON NOUVEL AMOUR, BOB DECOUT, ET UNE MUSIQUE DE CATHERINE LARA. ANNIE S'EXPLIQUE SUR CES DEUX PARIS. DEUX VIRAGES DANGEREUX, L'AMOUR ET LE MÉTIER
PARU DANS PARIS MATCH N° 1709 DU 26 FÉVRIER 1982

LA CHUTE

PAR KATHERINE PANCOL



Courageuse, la Girardot! À un âge où elle ne veut plus dire son âge (« Je suis la seule actrice à avoir toujours avoué ma date de naissance, alors maintenant j'en ai marre. Je ne la dis plus! »), elle hypothèque et joue banco sur Bob Decout et le spectacle qu'ils montent ensemble au Casino de Paris, 16, rue de Clichy. Le titre: « Revue et corrigée ».

« Une idée de Bob. Quand il m'a dit ça, je lui ai répondu: "File déposer ton titre, qu'on ne te le pique pas!" » Et, côté sous, elle a fait le reste. « C'est vrai, je me suis endettée pour ça. Pourquoi? Parce que je n'ai pas un rond et qu'aucun producteur n'a assez cru à notre spectacle. Quand Bob et moi on a eu l'idée de rouvrir le Casino de Paris, ils ont tous rigolé: ils m'imaginaient avec des plumes dans le cul descendant le grand escalier! Ils se sont défilés. Alors, on a emprunté. On a dû faire le boulot nous-mêmes. Quand on est arrivé dans ce théâtre, toute l'électricité était en 110! Alors, vous imaginez le travail qu'on a eu... Maintenant, si un producteur veut m'acheter ma part, il est le bienvenu. Ce n'est pas mon boulot, moi, la production! »

Est-ce que ça l'empêche de dormir, la nuit, toutes ces hypothèques qui grignotent la place des Vosges? « Pas du tout. Vous savez, ce n'est pas la première fois que je prends des risques comme ça... » La Gitane vissée et revissée au bec, un pull de surplus américain, une veste qu'elle a dû piquer à Bob, et la main qui fait des dix-huit dans l'air, elle débite du monologue à une cadence insupportable pour mon Bic. Pas étonnant qu'elle ait des rides, elle n'arrête pas de gesticuler et de vivre!

« Moi, dans la vie, j'aime bouger, avancer. J'aime les contrastes. Toute ma vie a été faite de contraires... Quand j'ai débuté, toute même, je suivais des cours d'art dramatique, le matin, et courais le cacheton, dans les cabarets, le soir. J'ai fait la Scala de Milan, la Comédie-Française, les Boulevards, la télé, des chansons. J'aime pas me répéter. J'aime musarder. Dans la vie, il faut faire des folies

pour ne rien regretter le jour où... Il faut en profiter, il y a des milliards de possibilités. Je refuse les schémas donnés, je m'aère, je change de corridor, je veux voir ailleurs. Bien sûr, ça étonne les gens... Eux, ils voudraient que je sois Docteur Françoise Gailland à vie! Quand je leur dis que je vais m'installer sur la scène du Casino de Paris, ils ne comprennent plus rien. Les Bouteiller, les Chancel, ils me posent toujours les mêmes questions sclérosées. À tel point que l'autre jour, j'ai failli partir de l'émission. Ouvrez les vannes, ouvrez! Faites sauter vos barrières dans la tête et ailleurs! »

Prendre des risques, si cela provoque des insomnies chez les uns, elle, ça lui fait plutôt effet de vitamines. « Oh! moi, les hauts et les bas, je connais. Au début de ma carrière, j'étais "la soubrette", puis je suis devenue "la garce", puis j'ai eu ma période "bête noire", où tout ce que je touchais se plantait. J'ai attendu que ça passe. Un jour, Lelouch est arrivé avec un rôle de femme vraie. C'était "Vivre pour vivre", et j'ai redémarré. » Non seulement, elle redémarre mais elle devient la star française la plus populaire, entasse succès sur succès, personnage moralisateur sur personnage moralisateur. Un peu barbant tous ces rôles à l'écran de « Mourir d'aimer » à « Docteur Françoise Gailland », non?

« Mais non! C'était des rôles de femmes vraies et je servais à quelque chose. Vous ne savez pas, vous, ce que c'est que les projections où quand la lumière se rallume les gens viennent vous dire merci. J'avais l'impression d'être utile et ça vaut tous les succès! »

« C'EST VRAI,
JE ME SUIS ENDETTÉE.
POURQUOI? PARCE
QUE JE N'AI PAS UN ROND
ET QU'AUCUN PRODUCTEUR
N'A ASSEZ CRU À NOTRE
SPECTACLE »

Bon, ça, c'est le côté Girardot missionnaire. Cœur et portefeuille sur la main. Les additions, ça ne doit pas être son truc à elle. D'ailleurs, elle parle toujours en anciens francs « parce que je ne sais pas compter, surtout quand ça devient trop gros ». Quand elle aime, elle refile tout. Et justement, en ce moment, elle aime. Bob Decout. Lui, il écrivait des chansons, elle, elle voulait chanter. Un jour, Gaya Bécaud les présente l'un à l'autre. « Je suis arrivée, il y avait là un olibrius qui, lorsqu'il m'a vue, a dit: "Zut! Une star... Je refais



Vieille dame excentrique dans « Le jour de la tortue », comédie musicale de Pietro Garinei et Sandro Giovannini, en 1965 au théâtre Marigny. La représentation fait un flop. À dr., avec Bob Decout (au centre) et la troupe de « Revue et corrigée », au Casino de Paris, en février 1982.



mon entrée". Il est ressorti de la pièce, est rentré et m'a dit: "Bonjour!" J'ai ri. Il était devenu évident. On s'était rencontrés. On avait mis du temps (surtout pour moi) mais on s'était rencontrés. La suite, vous connaissez: un 33 tours et plein de bonheur...

Ici le rythme tombe et j'arrive à prendre des notes lisibles. Avec Bob c'est la compréhension et le bonheur de tout. « On se réveille le matin avec toujours envie. On se marre tout le temps. On a la santé à deux. On assume, on diminue le sens du malheur. Je déteste le malheur. » Et la différence d'âge, ça ne la dérange pas quelques fois? « Il est plus jeune que moi, et alors? J'ai toujours vécu avec des hommes plus jeunes. Je n'ai pas d'angoisse parce que j'ai décidé de ne pas vieillir. Je refuse. En bloc. Terminé. De toute façon, un couple, c'est difficile quoi qu'il arrive. Il faut être fortiche. En plus, quand on fait ce métier! Deux acteurs ensemble, c'est épouvantable, un acteur et un pas-acteur, c'est impossible! Nous, c'est l'émulation. On a envie de se mériter, on se fait confiance. Ça fait un an que je le connais et qu'on ne se quitte plus. Avant, je faisais de grandes déclarations du genre "Je veux vivre seule et tout et tout", et puis il est arrivé et il n'est plus jamais reparti. » Bob a débarqué avec un passé: une femme et deux enfants. Mais ça n'a pas fait de problème: Annie a adopté tout le monde.

« Plus tu donnes, plus tu reçois. L'important, c'est de donner le plus possible et de jouir du moment présent. Sinon, c'est l'avarie. On met des barrières partout et on devient tout petit... » C'est la fuite en avant, la tactique du cœur brûlé. « Il ne faut pas penser à l'avenir mais vivre au présent. Parce que, l'avenir, ça vient vite. Profitez, profitez de tout, à fond, maintenant. Fabriquez-vous de vraies angoisses, pas des fausses, des angoisses par rapport à votre mère, votre enfant, mais laissez tomber l'âge et l'argent. Moi, j'ai peur quand je téléphone à ma mère et qu'elle ne répond pas tout de suite. Une sonnerie, deux, trois, quatre et je retiens mon souffle. Cinq, elle décroche. Ouf! Et je l'écoute, ravie, même si elle dit des conneries. C'est très mal élevé de mourir. On ne prévient pas, on part en pleine phrase. J'ai des angoisses aussi par rapport à ma fille ou à ma santé. Tant qu'on a ses deux jambes et ses deux mains, on a une foule de choses à faire et pas le droit de s'apitoyer sur ses petits machins personnels. Mais, en tous les cas, je refuse de me mettre à penser si je vais être fauchée ou cocue. » Pas jalouse? « Non. Je l'étais tellement que j'ai décidé de ne plus

l'être. » D'autres principes du même genre? « Oui. Je ne regrette jamais rien. Ça aussi, c'est une règle de vie. J'ai peut-être été trop faible ou trop bonne, mais ce que j'ai fait, je l'ai toujours fait parce que j'y croyais, jamais par intérêt. » Et un autre enfant? « Oui, ça, c'est la seule chose que je regrette vraiment. Mais ce n'est pas ma faute s'il n'est pas venu. » Silence. Elle dévisse et revisse une autre cigarette, laisse tomber les commissures un moment. « Les femmes qui ne veulent pas d'enfants, c'est quelque chose que je ne comprends pas. C'est une autre planète, pour moi. Comme la planète Mars. Je les respecte aussi, mais je n'arrive pas à les comprendre. » Prolongation du silence, je ne sais plus comment redémarrer. Ah si! Le cinéma. Des projets? « Oui, en novembre. Un film avec Patrick Dewaere, réalisé par Denys Granier-Deferre, le fils de Pierre. Ça s'appellera "Ticket d'acier", et pour la première fois depuis longtemps je serai à l'écran une femme sexy [cela restera néanmoins à l'état de projet]. J'en ai marre d'être toujours la dame avec plein d'enfants et de problèmes, je voudrais être considérée (pendant qu'il est encore temps!) comme une femme sensuelle, dont on a envie, qu'on veut baiser. Voilà, le gros mot est lâché! Faire l'amour, baiser, ce sont de beaux mots pourtant... »

Les mains ont repris leurs trois-huit, Annie repart de Bob « qui a des idées toutes les deux secondes, qui est une véritable mine d'or », du spectacle qui démarre cette semaine, des costumes de Jean Paul Gaultier, des danseuses qui ont répété sans être payées, des musiciens, des machinos, du petit champagne qu'elle aime bien boire pour faire la fête « et puis ça rend pas malade », des vacances pour aller nager, « l'eau, j'adore, je peux nager pendant des heures, non, non, je ne fais pas de régime », de Géraldine, la fille de Bob qui vient d'avoir 8 ans et un bel anniversaire, de Barbara qui l'a fait pleurer cet hiver, de Stevie Wonder, de Bob Marley, de ses histoires quotidiennes sur Europe 1. « J'avais accepté parce qu'on ne me voyait pas, j'en ai marre qu'on me voie. Je hais les haies d'honneur le soir des premières, ça me fait peur. » J'arrive enfin à l'interrompre:

« Et le grand escalier du Casino de Paris, vous allez le descendre? »

– Ah! Ben, ça, je ne vous le dirai pas. On ne l'a dit à personne. Je ne vois pas pourquoi je le dirais à vous!

Elle me claque deux baisers sur les joues. Fin de l'interview. ■



**AU BOUT DU
COMPTE, ON N'A
QU'UNE MÈRE**

1983. Retour à la campagne avec leur husky sibérien, Léo. Cette année-là, Giulia, 22 ans, partage l'affiche avec sa mère dans « Adieu blaireau », réalisé par Bob Decout.

Photo FRANÇOISE PROUVOST

L'ENFANCE ENTRE ROME ET PARIS

« Ma petite ritale... ta bouille ronde, tes yeux bleus venus de si loin », écrit Annie dans ses *Mémoires*. Ici avec Renato Salvatori et Giulia, 5 ans, en 1967.

À l'époque, le bonheur en famille n'est déjà plus qu'une illusion.





Quand Giulia vient à Paris, elle partage tout avec sa mère, y compris le même lit. Mais aussi les succès d'Annie : la coupe Valpi, remise lors de la Mostra de Venise en 1965 pour son interprétation dans « Trois chambres à Manhattan », devient le plus doux des berceux.





GRANDIR DANS L'OMBRE DES PROJECTEURS

Dans la loge d'Annie au théâtre Édouard-VII, à Paris, en 1966. Maman solo avant l'heure, la comédienne explique :

« Que voulez-vous, mon mari est à Rome, je n'ai personne à la maison. Je suis au théâtre de 14 heures à minuit. Je ne peux la regarder s'amuser que les soirs de relâche. Les autres, c'est elle qui vient me regarder jouer... »

PHOTO MARC AUERBACH







**GIULIA NE SAIT
PAS QU'UN JOUR
C'EST ELLE QUI LUI
TIENDRA LA MAIN**

Mai 1969. Le dolce vita dans le square
de la place des Vosges, où elles vivent.
La petite Romane. L'ami, éduqué comme
un garçon par son père, Renato, redevient
une fillette au contact de cette maman
à la fois si lointaine et si proche.



En 1970, en Bretagne, sur une plage du cap Fréhel. Annie tourne « Les novices » avec Brigitte Bardot, qui deviendra une amie.

EN 1981, ANNIE A CRU VIVRE LE MOMENT LE PLUS INTENSE DE SA VIE DE MÈRE. ELLE VOYAIT DÉBUTER SA FILLE, GIULIA, DANS LE FILM DE MOSHÉ MIZRAHI, «LA VIE CONTINUE». L'ACTRICE DÉCOUVRE QUE LE PLUS DUR RESTE À FAIRE : ATTENDRE LE VERDICT DU PUBLIC. PAS POUR ELLE, POUR GIULIA. ANNIE RACONTE
PARU DANS PARIS MATCH N° 1688 DU 2 OCTOBRE 1981

Annie Girardot

« COMME TOUS LES ENFANTS D'ACTEURS, GIULIA A CONNU LE DÉFILÉ DES NOURRICES »

INTERVIEW AGATHE GODARD

Paris Match. Comment élever une fille unique ?

Annie Girardot. Giulia a toujours vécu entre son père et moi, dans notre maison de Paris place des Vosges et dans notre maison de Rome. Elle avait deux maisons au lieu d'une, voilà ! Comme elle a deux nationalités : italienne et française. Toute petite, elle allait à l'école américaine de Garches et à celle de Rome. Ce qui lui a permis d'être trilingue : elle parle couramment français, italien et anglais. Je dois reconnaître que Giulia a toujours été une enfant superbe, débrouillarde, tendre. Bien sûr, parfois elle a souffert de ne pas avoir, comme les autres enfants, un seul foyer, et surtout de ne pas nous avoir, Renato et moi, tout le temps près d'elle. Comme tous les enfants d'acteurs, elle a connu le défilé des nourrices, mais dès que je signais un contrat pour une longue durée, je la prenais avec moi. Renato faisait la même chose quand il le pouvait.

Vous étiez très proches d'elle malgré vos absences forcées ?

Ah ça oui ! Nous avons toujours eu avec notre fille des rapports d'une tendresse immense, d'une tendresse animale. Je la touchais, je l'embrassais, je la prenais dans mon lit. Et chaque fois que je partais, c'était un arrachement terrible, j'aurais aimé la remettre dans mon ventre, l'emporter dans ma poche.

Aviez-vous des notions de discipline très strictes ?

J'ai toujours voulu que ma fille ait une vie bien réglée. Je voulais qu'elle mange d'une manière saine, qu'elle dorme bien, qu'elle ait les activités des autres petites filles, comme les cours de danse ou de piano. Quand je pouvais, je l'emmenais ou j'allais la chercher à l'école. Mais ni Renato ni moi n'avions des principes pédagogiques très durs. Durant plusieurs années, nous avons eu une nourrice italienne très consciencieuse, très convenable, qui était une vieille fille coincée. Un jour, Renato était tellement furieux contre elle et sa foutue rigidité qu'il l'a presque jetée par la fenêtre. Moi, je l'avais scandalisée parce que j'avais emmené Giulia, à l'âge de 6 ans avec Renato et moi voir "Hair". Elle trouvait ce spectacle, où il y avait des garçons nus, inconvenant pour une enfant ! Alors que Renato et moi nous étions très libres avec Giulia et nous n'avions pas honte de nous balader nus devant elle.

Giulia a-t-elle eu des problèmes à l'école parce que vous étiez acteurs, Renato et vous ?

Oh oui ! Et elle a terriblement souffert des cancans horribles que les mères de ses petites copines racontaient. Du genre : "Ta mère est une pute." J'ai même dû la retirer de l'école de la rue de Sévigné et l'envoyer à Rome. Là-bas, les mêmes histoires ont

recommencé : la mère de la meilleure amie de Giulia lui a même interdit de la voir. Elles ont continué à se voir en cachette. Je sais maintenant qu'elle a souffert de tout ça, mais elle ne voulait pas m'en parler.

Quel genre de jeune fille est Giulia ?

Elle est très sensible, violente comme son père, fragile, généreuse. Très romantique, mais sans illusions. Elle a une maturité de femme de 30 ans et en même temps c'est une petite fille de 14 ans. C'est une passionnée et elle en veut. Par exemple, elle veut travailler dans le cinéma : nous avons tourné ensemble et, en ce moment, elle est aide costumière à Rome.

Racontez-moi des moments drôles d'elle enfant.

Je me souviens qu'un jour nous déjeunions, Giulia, Renato et moi, et Renato s'est mis en colère parce que Giulia n'avait pas le parfait accent tonique italien. Alors il lui a répété plusieurs fois : "photographi-a, photographi-a." Et Giulia, folle de rage, s'est levée de table et est sortie de la salle à manger en claquant la porte. Et cinq minutes après, elle est revenue hurlant : "photographi-a, photographi-a" avec un accent tonique digne d'une native de Rome.

Une autre fois, elle devait avoir 5 ou 6 ans, elle avait décidé de jouer les femmes de chambre et de nous apporter le petit déjeuner au lit. Très sérieusement, elle prépare le plateau, frappe à la porte, entre, trouve que nous avons une tenue un peu abandonnée et nous fait une réflexion. Renato lui réplique : "Je vous mets à la porte." Et Giulia de s'écrier : "Non, ici c'est un hôtel, c'est vous qui partirez, pas moi !"

Avait-elle le sentiment d'être une fille de stars ?

Je ne crois pas, parce que nous n'avons presque jamais parlé de notre métier devant elle ; nous parlions plutôt de la vie, de l'amour.

A-t-elle regretté d'être fille unique ?

Elle n'est pas vraiment fille unique, elle a un demi-frère puisque Renato a un fils avec sa deuxième femme.

Vous ressemble-t-elle ?

Physiquement, elle ressemble à son père, et son caractère est celui de Renato, mais elle a des expressions de moi.

Enfant, qu'aimait-elle le plus ?

La musique. "Mary Poppins", elle adorait, et le cinéma, pour lequel elle avait une passion. Peut-être parce qu'elle a été conçue à Hollywood ! ■

LA TENDRESSE CONTRE L'ALZHEIMER

Par-delà la mort et l'oubli, les liens restent. Toutes les trois, l'actrice et ses deux filles, après la disparition de Pierre Cardin, sa fille et sa petite-fille se souviennent et se souviennent. Elles ont découvert, en 2003, la maladie d'Alzheimer dont les premiers symptômes étaient apparus dès 1997. Pendant les quatorze années qui suivent, l'actrice lutte et persiste pour deux raisons de vivre : son métier et sa famille. Malgré la certitude de l'irréversible, l'attachement affectif reste un puissant stimulant. Un regard, un signe, je la comprends, me dit sa petite-fille, témoigne Giulia. Nous sommes, en effet, une

**HOMMAGE DE
SA FILLE, GIULIA,
ET SA PETITE-FILLE,
LOLA, SES SOUTIENS
INDÉFECTIBLES
FACE À LA MALADIE**

Le 12 mars 2011, au Palais de la Culture. Pour l'honorer, Giulia et Lola ont choisi ce restaurant pour leur dîner. Elles y avaient fêté, en 1996, son 70^e anniversaire pour « Les misérables ». Sur la table, un portrait d'Annie par Henri Matisse.

Photo ÉRIC ROBERT







UN BAISER DE L'AU-DELÀ

À travers notre photographie, c'est son public tout entier qu'Annie embrasse et remercie, ce 18 septembre 2006, chez elle, à Paris. Trois jours plus tard, sa fille et sa petite-fille révèlent à Irène Frain, dans *Paris Match*, son combat contre la maladie.

Photo **HUBERT FANTHOMME**

À LA VEILLE DE SES 75 ANS, C'EST LE CINÉMA QUI CONTINUE DE RATTACHER À LA VIE L'INTERPRÈTE DE «ROCCO ET SES FRÈRES». DEPUIS QUE SA FILLE, ET LOLA, SA PETITE-FILLE, ONT DÉTECTÉ CHEZ ELLE LES SIGNES DE LA MALADIE D'ALZHEIMER, ANNIE N'IGNORE RIEN DU MAL QUI LA CONDAMNE, À TERME, À L'EXIL INTÉRIEUR
PARU DANS PARIS MATCH N° 2992 DU 21 SEPTEMBRE 2006

Giulia Salvatori

« ANNIE, MA MÈRE, MON ENFANT »

INTERVIEW IRÈNE FRAIN

C'est un petit appartement blotti sous les combles et bourré de tout un fatras de plaques publicitaires hors d'âge, cendriers et vieilles boîtes en fer-blanc, entassés de façon si hétéroclite qu'on peine à y distinguer, alignés sur une poutre, les trophées les plus glorieux du cinéma européen, Lion de Venise, Ours de Berlin, plus quatre César eux-

mêmes égarés au milieu des représentations les plus diverses de félins. Chats dessinés, chats photographiés, miniatures sculptées de chats, enfin un gros matou noir, bien vivant celui-là, bien poilu et griffu, et chargé de remplacer dans le cœur d'Annie Girardot son malheureux congénère Hitchcock, trépassé de vieillesse après des années passées à idolâtrer sa maîtresse.

« C'est un amour fou, celui que donnent ces bêtes », sourit gentiment l'actrice au fond du fauteuil où elle vient de réfugier sa frêle et troublante présence-absence. Présence, car dès qu'elle parle de sa passion pour la gent féline, son regard s'anime, pétille, vous inonde d'une joie quasi enfantine. « Maintenant, c'est comme ça : j'ai des chats, à la place des amants ! Parce que c'est rassurant, un chat, ça vous a à l'œil, tout le temps, ça vous protège. Le précédent s'appelait Hitchcock. Un nom formidable, non ? Cela a été très dur de le quitter. On l'a remplacé tout de suite, on m'a trouvé Gonzo. Lui, Gonzo, c'est l'énergie, la force. Rien qu'à le voir bouger, je me sens forte... »

Les yeux suivent le félin un petit moment, mais soudain leur eau se trouble, ils s'enfuient par la fenêtre, dilatés sur un monde qu'ils sont sans doute seuls à voir. Les toits de l'appartement de la place des Vosges, le souvenir d'avoir naguère vécu là-bas ? La réponse fuse, aussi vive qu'avant la maladie : « Oui, dans le temps, j'ai habité sur la place. Mais un jour, je suis partie. Pourquoi ? Je

ne sais plus très bien. En tout cas, elle m'a tout de suite plu, cette petite rue du Foin. Je trouvais qu'elle ressemblait à un secret. On a donc déménagé, et on est tous très heureux ici... »

Et c'est vrai qu'elle a l'air ravi, Annie Girardot, en ce milieu d'après-midi, de voir tout son petit monde s'affairer autour d'elle dans son joli bazar bohème. De son œil qui frise, elle détaille chacun de ses visiteurs, mais au lieu de les faire passer à la moulinette d'un commentaire sans pitié, c'est elle-même qu'elle choisit de tourner en dérision : « Avec toute cette cour, je vais finir par me prendre pour une princesse ! »

À nouveau, intense sensation de présence. Puis brusquement, le regard qui se trouble, comme tout à l'heure. Cette fois, il va se fixer sur un amas de vieux clichés étalés sur une table. Pas des photos de famille – celles-là sont religieusement exposées dans sa chambre. Mais des clichés de l'autre vie, celle du cinéma, la plus gratifiante, sans doute, pour cette actrice qui ne cessa jamais d'être une écorchée vive. Son index pointe le visage de Gabin : « Lui, quelle présence, vous auriez vu ça ! Dès qu'il entrait quelque part, on ne voyait plus que lui. Et cette façon qu'il avait de m'aborder : "Alors, Annie ?" »

Elle a gardé toutes ses ressources d'actrice : elle imite à la perfection la gouaille un peu bourrue de Gabin. Puis elle désigne une photo de Brial : « Quel farceur, lui... L'ambiance qu'il mettait sur les plateaux ! De Funès, cela dit, n'était pas mal dans le genre. Il m'appelait toujours "ma biche". Et Delon... Jamais connu pareil charmeur... Bardot, c'était ma préférée. Qu'est-ce qu'on a pu se marrer, toutes les deux ! Une vraie bonne copine. Et qu'est-ce qu'elle était simple... »

Plus on parle cinéma, plus l'œil étincelle. À croire qu'elle est encore là-bas, Annie Girardot, entre les loges et les sunlights, à piquer fou rire sur fou rire entre de Funès et Bardot. *Suite page 73*

A full-length photograph of a woman with short blonde hair, wearing a bright red short-sleeved top and dark pants with a colorful floral pattern. She is standing and embracing a full human skeleton. Her face is pressed against the skull, and her hands are resting on the skeleton's face and neck. The skeleton is standing upright, its arms at its sides. The background is a solid, deep black, creating a stark contrast with the white bones and the woman's red top. The lighting is soft, highlighting the contours of the woman's clothing and the structure of the skeleton.

DERNIER ACTE

Seule en scène... avec la mort.
Dans son rôle fétiche de « *Madame Marguerite* », au théâtre parisien de la Gaîté-Montparnasse, en 2002.
L'histoire tragicomique d'une institutrice aussi passionnée que névrosée, jusqu'à perdre le contrôle d'elle-même...

Et si la maladie, finalement, n'était qu'une ruse de l'esprit pour ne garder de la vie que les instants de bonheur ?

Paris Match. Quand avez-vous compris que votre mère n'allait plus très bien ?

Giulia Salvatori. Il y a environ trois ans. La pièce qu'elle jouait, "Madame Marguerite", avait été épuisante. Nanie – c'est le nom que j'ai toujours donné à ma mère – avait joué tous les jours pendant deux ans et demi. Mais ma fille et moi avons trouvé certains symptômes bizarres et nous l'avons emmenée chez le médecin. En Sardaigne, où elle me rejoignait pour les vacances, elle ne comprenait pas qu'elle avait quitté la France. Je me disais qu'elle commençait à fatiguer. En fait, la maladie devait couvrir depuis un certain temps.

Qu'avez-vous ressenti à l'annonce du diagnostic ?

La sensation de l'irréversible. Ça vous tombe dessus, c'est très brutal. Puis le médecin vous demande : "Vous pouvez avoir des aides ?" Et là, vous réalisez l'énormité du poids. Je crois que j'ai répondu : "Ma mère travaille." Parce que le cinéma, je l'ai toujours su, c'est toute la vie de Nanie. Et ça le restera jusqu'au bout. Elle continue de le dire, d'ailleurs : "Le bonheur, pour moi, c'est quand je tourne." Donc je me suis demandé : "Comment faire pour que ma mère continue son métier d'actrice ?"

Votre mère est-elle consciente de ce qui lui arrive ?

Je crois, oui, même s'il y a des moments où elle est complètement absente. Mais dès qu'on lui parle cinéma, elle ressuscite littéralement. Surtout quand on évoque des réalisateurs qui ont compté dans sa vie, Lelouch, par exemple. D'un seul coup, elle est là, vive comme elle a toujours été. Mais le plus extraordinaire, c'est ce qui se passe devant les caméras. Elle attend son tour assise sur sa chaise, un peu lointaine. Son coach lui souffle : "Annie, c'est à toi dans deux minutes..." Qu'est-ce qui se passe à ce moment-là dans sa tête ? Dès qu'elle entend "Moteur !", elle redevient instantanément la grande Annie Girardot, celle de "Rocco et ses frères", de "La pianiste", de "Madame Marguerite". C'est miraculeux. Même son médecin n'en revient pas.

Est-ce dû au fait que l'acteur travaille avec ses émotions, et que dans cette maladie la partie émotionnelle demeure souvent intacte ?

Peut-être. Mais nous nous arrangeons aussi pour qu'au moment où Nanie arrive sur le plateau elle se sente en parfaite sécurité. À mon avis, elle sait qu'elle a perdu une partie de son autonomie : elle est souvent angoissée. Il lui arrive de dire : "Ils vont me virer !" Mais son coach, une femme merveilleuse, sait parfaitement comment la rassurer. Comme notre ami Valera, qui s'occupe d'elle au quotidien, l'accompagne aussi sur le plateau, elle garde autour d'elle

« DÈS QU'ELLE ENTEND "MOTEUR!", ELLE REDEVIENT INSTANTANÉMENT LA GRANDE ANNIE GIRARDOT... MÊME SON MÉDECIN N'EN REVIENT PAS »

tous ses repères familiaux. D'après moi, seul le cinéma lui donne encore la force de vivre.

La situation est pour vous paradoxale : tant qu'elle était en forme, votre mère n'était jamais auprès de vous. Et c'est dans la tragédie que vous la retrouvez...

J'ai bien sûr souffert de ce manque de mère. Mais je me suis aussi construite sur cette absence. Ce que je n'ai pas reçu, j'ai tout fait pour le donner à mes deux enfants. Mes rapports avec Nanie n'étaient pas traditionnels. Avec elle, j'avais plutôt des rapports de copines. Donc, disons que maintenant je suis passée de l'amie à la grande sœur.

Et votre vie quotidienne ?

La difficulté majeure, je pense, vient de ce que Nanie n'accepte pas sa maladie. Elle ne le formule pas, mais elle se sent coupable de sa dépendance, ce qui suscite chez elle des réactions d'agressivité à mon égard. Même si j'en perçois les raisons, je dois dire que j'ai souvent du mal à le vivre. Je suis italienne et j'ai un sale caractère ! Et elle, du caractère, elle n'en a jamais manqué non plus ! Alors on se frite... Mais les médecins le disent, c'est très important de résister, par moments.

Qu'est-ce que vous aimeriez communiquer aux familles de malades ?

De toutes petites choses, mais tellement importantes. Leur dire, par exemple, que le toucher est un moyen de communication très efficace avec les personnes atteintes. Rien qu'avec des pressions des mains, des caresses, elles ressentent l'intensité de l'amour qu'on leur porte. Là, on les rejoint très profondément, car, je le répète, ce sont essentiellement des affectifs. Ma fille Lola, Valera ainsi que Léo, son secrétaire, nous avons aussi appris à repérer les petits plaisirs de Nanie. Les exemples que je vais vous citer vont vous paraître idiots, comme si je parlais d'un très jeune enfant : ma mère adore les yaourts Petits Filous. Très bien : on lui en donne dès qu'elle en demande. Il y a aussi le chocolat. Pendant un temps, on a été obligés de la restreindre car elle en ingurgitait des quantités industrielles !

Nous nous sommes aussi aperçus que la musique lui est très bénéfique. Brel, Piaf, Véronique Sanson, Trenet, Aznavour, Paolo Conte, Lucio Dalla, Serge Lama, Catherine Lara... Quand elle les entend, elle se sent bien. Enfermée dans son monde, mais bien. On travaille sur l'émotion.

Ces petits bonheurs, c'est autant de pris pour vous...

Oui, parce qu'on n'a qu'un choix : saisir les bons moments quand ils passent. Par exemple, hier, j'ai voulu la faire danser. Je l'ai levée, je l'ai prise dans mes bras, j'ai esquissé quelques pas. Elle m'a dit : "Qu'est-ce qui se passe ?" Je lui ai répondu : "On danse !" Et, à cet instant-là, ça a été comme au cinéma : elle a tout retrouvé et elle a dansé comme avant. ■ Irène Frain

Entourée de Giulia et Lola, elle reprend vie face aux photos de ses vieux films. Chez elle, à Paris, en 2006.



BOULEVERSANTE

Rescapée de plusieurs naufrages cinématographiques, elle pensait que les projecteurs étaient désormais éteints pour elle. Et voilà qu'à la soirée des César 1996, la grande Annie Girardot est sacrée meilleure actrice dans un second rôle pour son interprétation de Mme Thénardier dans « Les misérables », de Claude Lelouch. Sa supplique est restée gravée dans les mémoires : « Je ne sais pas si j'ai manqué au cinéma, mais le cinéma m'a manqué. Follement, éperdument, douloureusement. Votre témoignage, votre amour me font penser que peut-être, je dis bien peut-être, je ne suis pas encore tout à fait morte. » Merci la vie.

[illegible]

I hope you are well.
I have been thinking
of you a lot lately.
I hope you are well.
I have been thinking
of you a lot lately.



LE CRÉPUSCULE D'UNE REINE

Tendre étreinte de Michael Lonsdale, son partenaire dans « La vieille fille » (1972), de Jean-Pierre Blanc. « Un souvenir inoubliable », selon l'acteur. Le 3 février 1996, lors du dîner au Fouquet's après les César.

Et de trois statuettes !
Le 2 mars 2002, elle
remporte le César de
la meilleure actrice dans
un second rôle pour
son interprétation dans
« Lo pianiste », de Michael
Haneke. Ici accompagnée
dans les coulisses du
théâtre du Châtelet par
Gérard Darmon.





LES PLUS GRANDS RESENT LES PLUS FIDÈLES

Le 1^{er} avril 2002 à Paris, elle rasfle la mise au théâtre
Magadar : Molière de la meilleure comédienne
pour « Madame Marguerite » et un d'honneur pour
l'ensemble de sa carrière, remis par Alain Delon,
l'ami tendre des moments difficiles.



ILS L'ONT TANT AIMÉE

1. Avec Claudia Cardinale, autre muse de Visconti et sa complice dans « Rocco ». En 1961 à Paris.

2. Un homme qui lui plaît : Johnny Hallyday. Ici, après une représentation du spectacle « Marguerite et les autres », en 1983.

3. Chouchoutée par Georges Cravenne, le fondateur de la cérémonie des César.

4. En 1990, au côté de Catherine Deneuve, son alter ego dans « Le vice et la vertu » (1963), de Roger Vadim.

5. Claude Brasseur, qui a partagé l'affiche avec elle dans trois films, aux premières loges de « Madame Marguerite », en 2001.

6. Daniel Duval la dirige dans « Le temps des porte-plumes », en 2006. « C'était elle et personne d'autre », témoigne-t-il.

7. Dans « Boxes » (2007), son avant-dernier film, Jane Birkin la fait jouer une vieille dame atteinte de la maladie d'Alzheimer.

8. Fou-rire avec sa « petite sœur » et parolière, Alice Dona, en 2007.



LA FEMME FRÉMISSANTE, L'ACTRICE VRAIE

PAR HENRY-JEAN SERVAT

Dans la carrière d'Annie, il y a un moment à nul autre pareil. Un moment simple et sublime qui est, en fait, une suite de frémissements qui nous font chavirer pour cette femme épatante et grandiose. Comme un seul homme, les Français, toutes générations confondues, tombèrent en effet, ce jour-là, en amour avec

Girardot. Ce jour où elle jouait, du moins le croyait-on, car elle ne frimait pas, dans les frimas brumeux et bruineux d'Amsterdam. Ce jour où, comme dans tous ses autres films, elle était plus vraie que vraie à l'écran. Trompée par son mari qui la plaquait pour une cover-girl américaine, elle se promenait le long des canaux et sur son visage un rien crispé, qu'encadraient de longues mèches dégringolant jusqu'aux épaules, se reflétait des sentiments à profusion. En cet instant, elle serrait, desserrait et resserrait autour de sa gorge le col de son manteau praliné garni d'un gros châle en fourrure. Blessée jusqu'au fond du cœur par l'infidélité de son Montand d'époux qui la bafouait effrontément, incarnation meurtrie d'une héroïne jusqu'au-boutiste de roman-photo, elle exprimait tour à tour l'incrédulité et la tristesse, la lassitude et l'acharnement. En une comme en cent physionomies diverses, elle vibrait de palpitations continues, et son visage lumineux exprimait les intermittences du cœur comme aucune autre actrice n'a su le faire. En 1967, grâce à «Vivre pour vivre», Annie est inouïe de vérité, et les sentiments à son entour vibronnent sur la pellicule.

Girardot, d'abord, encore et toujours, ce fut ça. Une femme frémissante. Une actrice vraie. Lorsqu'elle paraît, épurée, dans un film de sentiments qui battent sans arrêt sous la direction de Claude Lelouch qu'elle aima et qui l'aima pour de bon, elle travaillait depuis douze ans. On la savait parfaite. On la découvrit géniale. Quand, quelques années plus tard, sortant de sous la serviette groseille qui

lui a servi de cabine de plage, elle posait les pieds sur les galets de la station de Cassis et se dirigeait en maillot une pièce vers la mer, Muriel Bouchon n'avait rien d'une irrésistible sirène. Célibataire proche de la quarantaine avec ses gestes secs et ses cheveux courts, l'héroïne de «La vieille fille» avait beau, ainsi que le faisait remarquer une ligne du dialogue, «avoir l'air d'une bonne sœur en civil», elle réussissait à glisser, à la fin du film, un agenda contenant son adresse parisienne dans les mains du vieux garçon replet qui l'avait courtisée plusieurs jours de vacances durant. Les mêmes salles qui avaient pleuré à sa vision, les années précédentes, riaient soudain sans mesure. En 1971, Annie pouvait, dans le cinéma français sur lequel elle régnait, tout se permettre. Les premières œuvres de jeunes réalisateurs comme les grosses machineries de vieilles peintures se montaient sur son nom. Elle était la comédienne la plus chérie du public. En quelques films, elle est devenue un phénomène, occupant la place particulière d'une femme de tête, menant sa vie, ses coups de cœur et ses coups de gueule en vrai jules. Et elle l'est restée, avec des hauts et des bas, un demi-siècle durant.

Originaire de Paris, dans le X^e arrondissement où elle naquit le 25 octobre 1931, Annie faillit être sage-femme comme sa mère. Mais elle commença par suivre les cours d'art dramatique de l'école de la rue Blanche puis du Conservatoire (elle en sortit avec deux prix) avant d'être, dans la foulée, engagée à la Comédie-Française où, cantonnée dans les rôles de soubrette, elle s'ennuya ferme. Frisée et teinte en blond, elle effectua, en 1955, sa première apparition au cinéma dans «Treize à table» où, mutine, elle levait son coude et foulait sa cheville. Avant d'être, ensuite, très remarquée dans «L'homme aux clefs d'or», grâce à un rôle de garce coiffée à la garçonne. «C'est à ce personnage, disait-elle, que je dois de n'avoir, les années qui suivirent, joué que des salopes. Je me conduisais très mal dans les films que je n'arrêtais pas de tourner. On me voulait comme ça.» De Josy la panthère, fille perdue

du « Désert de Pigalle », à Hélène, manucure perverse du « Rouge est mis », Annie, interchangeable avec Jeanne Moreau (les producteurs engageaient tantôt l'une, tantôt l'autre pour incarner la poule de service), tient tête à deux reprises à Gabin, roule Ventura dans la farine et berne Raf Vallone jusqu'au cou. Avec des personnages de grue, elle mène par le bout du nez les vedettes mâles de l'époque. Jusqu'au jour où, point d'orgue à une longue galerie de créatures, elle campe l'archétype de la prostituée en incarnant Nadia dans « Rocco et ses frères » de Luchino Visconti, dont elle aimait à dire, dans le privé, qu'elle avait été la maîtresse. En un film, elle est sacrée, à 29 ans, grande vedette des deux côtés des Alpes. En 1962, enceinte de sa fille, Giulia, elle épouse Renato Salvatori qu'elle a rencontré sur le tournage. Mère heureuse, elle s'amuse à aligner une suite de films commerciaux à succès. Coulée dans une robe Empire et un bain moussieux, elle dit de l'Audiard dans un sketch d'« Amours célèbres » puis, en fourreau du soir, campe la maîtresse d'un commandant SS joué par Robert Hossein dans « Le vice et la vertu ». Installée, elle ose se singulariser et joue, dans « Le mari de la femme à barbe », une novice sortie du couvent pour exhiber dans les foires son corps et son visage recouverts de poils. Après des choix

hétéroclites lui faisant enchaîner « La bonne soupe », boulevard de Robert Thomas, et « Trois chambres à Manhattan », mélodrame de Marcel Carné, elle incarne donc la Catherine de « Vivre pour vivre ». Regard pétillant, mèches décoiffées et débit saccadé, elle s'installe dans un personnage de femme moderne respirant l'air du temps. Désireuse de vampirer son mari fabricant de layette dans « Erotissimo », elle s'installe triomphalement sur les écrans dès la fin des années 1960. Jouant les dames affranchies, les tatas flingueuses, elle devient, à l'orée de la décennie suivante, un exemple et un symbole. Elle est celle qui ne s'en laisse pas conter, qui cherche et retrouve les hommes sur leur terrain, où elle se présente comme leur égale. « À partir de cette époque, j'ai vraiment choisi mes rôles et j'ai incarné délibérément des femmes qui faisaient des métiers de mecs. Je le voulais. »

Héroïne impressionnante de « Mourir d'aimer », où elle exprime la souffrance d'une femme allant jusqu'au bout de sa passion pour un mineur, le tragique fait divers qui avait inspiré le film étant encore présent dans tous les esprits. La plus populaire des actrices françaises affiche l'image d'une générosité excessive et d'un cœur jusqu'au-boutiste. Ce sont là ses marques personnelles. Sur le plateau des « Novices », elle copine avec Brigitte Bardot, qui l'adore et à qui elle le rend bien. Épouse d'industriel de province désireux de se lancer en politique (« La zizanie »), propriétaire d'hôtel parisien farfelu (« La mandarine »), curiste à Belle-Île-en-Mer (« Traitement de choc »), toiletteuse de chien (« Cours après moi que je t'attrape »), auteur de livre à succès (« Vas-y maman »), elle incarne jusqu'au bout des ongles la femme des années 1970, responsable, dynamique et volontaire. Placée par les scénarios en situation d'oppression, elle est celle qui s'en sort à force de refuser de se laisser abattre, qui redresse les épaules, qui relève le nez.

A ce petit jeu de grande pro, faisant un sort à tous les rôles qu'elle interprète et à toutes les répliques qu'elle débite, elle finit, enfermée par les producteurs désireux de rafler la mise, par tenir constamment le même emploi. Elle est la même, dans le même moule, avec le même caractère, les mêmes mimiques. Les spectateurs l'admirent, la France l'adore, à part quelques intellos mal embouchés. François Truffaut lui adresse une lettre ouverte, désagréable à l'extrême, lui reprochant de truquer l'émotion au cinéma. Les scénarios sont retailés à ses mesures. Ainsi, ceux du « Dernier baiser », de Dolorès Grassian, et du « Point de mire », de Jean-Claude Tramont, en font tour à tour une chauffeuse au lieu d'un chauffeur de taxi et une photographe au lieu d'un photographe de presse. Les intrigues restent semblables mais le personnage principal change de sexe. Le héros est Annie Girardot. Portant les sujets les plus simples sur ses seules épaules, elle réussit une identification exemplaire avec le prototype de la femme active et occupée. Quelles autres actrices a-t-on, auparavant, vraiment vues en train d'exercer un vrai métier au cinéma ? Annie met les mains dans le cambouis, turbine et ne s'arrête jamais. Toujours juste, toujours vraie.



Dans la grâce rebelle de ses 29 ans, en 1961, chez elle à Paris.

Restant mariée à Renato Salvatori jusqu'au dernier souffle du comédien, elle vit une aventure passionnée avec Bernard Fresson. La rumeur dit que, parfois, ce dernier, comme Renato, lève la main sur elle et qu'elle porte leurs bleus comme des émeraudes. Annie frémit, mais joue toujours. Et ne joue plus. Elle vit sa vie. Elle continue à tourner encore et toujours, sans s'apercevoir que le cinéma français avance et lui fait faire du sur-place. Alors qu'elle amorce un creux de vague, elle rencontre Bob Decout et, tous deux, inconscients comme des enfants qui s'aiment intensément, mettent le nez dans la drogue et les dettes. Par amour pour son Bob, Annie produit

un spectacle au Casino de Paris, « Revue et corrigée ». Elle y danse et chante, maintenant. Elle vend son appartement de la place des Vosges et habite rue du Foin, au milieu d'un décor de bandes dessinées, avec sa fille, sa petite-fille et des amis de passage qui l'aiment et l'aident. Elle joue moins, mais se montre excellente, même dans des films parfois mauvais. En chacune de ses compositions, Annie garde la sympathie du public et la tête haute. Les spectateurs sont, certes, moins nombreux à aller voir ses films. Mais les gens continuent à la regarder avec les yeux de l'amour. De façon pathétique, elle rêve de rejouer. Elle appelle des amis qui ne rappellent pas toujours. Girardot, actrice géniale et femme fabuleuse, a fait gagner des millions à des producteurs qui n'ont pas voulu se souvenir d'elle quand il le fallait et qui, aujourd'hui, versent sur son départ des larmes de crocodile. Même de cette adversité, Annie a su triompher. Pour gagner l'éternité des cœurs purs. Dodelinant de la tête dans ses derniers jours, elle nous reste proche à nous en faire pleurer. Frémillante comme aux premiers jours de notre histoire d'amour avec elle. Comme au moment du premier rendez-vous, quand elle serrait, desserrait, resserrait son manteau marron glacé sur sa gorge nouée et son visage palpitant. Il n'y aura jamais d'oubli au pays de l'oubli. ■

SON ADMIRATION POUR LA COMÉDIENNE REMONTE À LOIN. À LA PREMIÈRE FOIS OÙ ELLE L'A VUE À L'ÉCRAN. AVEC LA PRÉMONITION D'UNE AFFECTION FUTURE, MURIEL ROBIN S'ÉTAIT ALORS JURÉE DE PRENDRE SOIN D'ANNIE GIRARDOT, DEVENUE UN MODÈLE DE FEMME ET D'ACTRICE. ELLE A TENU PAROLE. BIEN AU-DELÀ DE SON AMOUR DE SPECTATRICE

Muriel Robin

« JE NE LEUR PARDONNERAI JAMAIS »

UN ENTRETIEN AVEC ROMAIN CLERGEAT



Une amitié pure, malgré leurs vingt-cinq ans d'écart. Ici en 2005, au Fouquet's, à la soirée de remise des prix Jean-Gobin et Romy-Schneider.

Paris Match. Quel est votre premier souvenir d'Annie Girardot ?

Muriel Robin. J'avais 15-16 ans et j'ai vu "Mourir d'aimer" dans un cinéma de Saint-Étienne. Ça a été comme une rencontre, importante pour moi. Essentielle même : c'était la première fois que je voyais une actrice avec des cheveux courts, une voix un peu rauque mais joyeuse, la clope au bec... Bref, une image de la féminité "autrement", et qui m'a touchée. Cette femme me montrait qu'un autre chemin était possible. On pouvait être différente des canons de la beauté traditionnelle et de l'image de la femme véhiculée d'ordinaire. Ce lien abstrait, je ne la connaissais pas bien sûr, s'est révélé plus fort encore puisque

je me suis dit : "Quoiqu'il se passe dans ta vie Annie, je serai là. Je m'occuperai de toi."

C'est fou comme prémonition, puisque c'est ce qui s'est passé. Vous l'avez aidée à la fin de sa vie !

J'en ai eu d'autres comme ça, oui. C'est étonnant mais effectivement, dans ma tête, je me disais : si jamais Annie Girardot se retrouve seule et abandonnée, je m'occuperai d'elle. C'est fou d'avoir pensé ça mais c'est ainsi.

Comment est née votre rencontre ensuite : par hasard ou l'avez-vous provoquée ?

Je l'ai rencontrée par hasard mais aussi parce que je le voulais. Au milieu des années 1980, le directeur du théâtre du Palais-Royal, Jean-Michel Rouzière, organisait des lectures les jours de relâche. Il avait réuni quelques actrices pour lire des textes, dont Annie Girardot, qui allait donner un extrait du "Bel indifférent". Et moi-même, pas connue du tout, mais Rouzière m'avait repérée. Je me suis donc retrouvée là, et c'est ainsi que je l'ai rencontrée. Autour de 1985-1986. J'avais les yeux de Chimène pour elle et je m'en occupais "comme une groupie". Je lui apportais ses boissons, je la cajolais comme je pouvais, je l'aidais à répéter car ce spectacle s'était fait sans préparation et on était tous un peu tendus.

Et votre amitié s'est naturellement développée au fil des années ?

Voilà. Elle est venue voir mes spectacles, j'ai pu organiser des dîners autour d'elle, pour lui faire plaisir. Parfois, j'appelais des sponsors pour qu'on lui offre une belle montre ; chose que je n'aurais jamais faite pour moi. Mais je voulais qu'elle soit contente. Apporter du réconfort sur ces années de solitude et de détresse. Le dernier dîner que j'ai organisé, elle avait déjà des problèmes de mémoire. On avait pu réunir autour d'elle Jean-Pierre Marielle, Alain Delon, Alice Dona... Elle en était heureuse, je crois. Ce n'était pas moi qui l'accompagnais au quotidien mais j'étais là. Pour elle. Pour pallier ce qui manquait à sa vie.

Cette période correspond à deux trajectoires qui se croisent : vous, devenant une vedette, et elle, un peu oubliée. En parliez-vous ensemble, vous donnait-elle des conseils sur le métier ?

Bizarrement non. Moi, je suis dans l'acte. Je ne suis pas très forte en parole. Ma façon de lui dire, c'était d'essayer de lui mettre du baume au cœur et apporter de la gaieté dans sa vie. Pour qu'elle oublie ce qui lui arrivait et qui était très violent. Une vraie souffrance. Je n'avais pas besoin qu'elle m'en parle pour le comprendre. C'était au-delà des mots.

Si vous ne parliez pas métier ensemble, évoquait-elle, seule, ce que "le métier" lui avait fait subir ?

Elle était d'un tempérament et d'un caractère positif. D'autres vous diront peut-être avoir eu ce type de conversation avec elle mais je ne l'ai jamais entendue s'appesantir là-dessus. Elle avait un côté : "Bah, on verra demain et ça sera bien."

Et puis, de demain en demain... Ça a été comme ça pendant dix ans ; plus de dix ans même. Dans un gouffre. Quand je pense à ceux qui lui ont fait subir ce traitement... On n'a pas le droit d'infliger ça à quelqu'un qui vous a tant donné. L'abandonner froidement. Elle a permis à des producteurs de se payer des piscines qu'elle n'a pas pu se payer, elle.

Mais pourquoi l'a-t-on laissée tomber, selon vous ?

Je crois qu'ils n'ont pas aimé sa relation avec Bob Decout, qu'elle sorte et prenne de la coke... Dans ce métier, vous savez, ils prennent et quand ça ne les amuse plus, ils jettent. Et ils l'ont jetée. Alors qu'elle avait été LE cinéma français. Pour qu'il y ait un trou de dix ans, c'est bien que personne ne lui a tendu la main.

Sauf Lelouch pour "Les misérables", qui lui rapportera

un César et ce bouleversant discours en 1996...

Oui. Un moment qui m'a d'autant plus bouleversée que l'on ne parlait jamais de ça avec Annie, comme je vous l'ai dit. Elle n'était pas du genre à se lamenter en paroles interminables. D'où la force de ses mots ce soir-là. Brefs, forts et sans rancœur. Elle n'a pas dit "ce que vous m'avez fait" mais "le cinéma m'a manqué. Follement, éperdument, douloureusement". Trois adverbes qui étaient insoutenables à entendre. J'avais honte pour ceux qui, dans la salle, ont dû se reconnaître. Elle avait su choisir ses mots.

Trente ans après, on vous sent encore en colère.

Oui. Je les déteste, ces gens qui lui ont fait tant de mal. Et si demain, ils me proposaient de travailler avec eux pour 1 million par jour, je n'irais pas. Parce que j'ai le sens de l'honneur, de l'amitié. Et ce sont des gens qu'il ne faut pas fréquenter.

Vous avez envie de dire des noms ?

C'est évident. Il suffit de regarder ceux qui ont travaillé avec elle. Puis, plus du tout. Producteurs comme réalisateurs. C'est assez facile à trouver.

Qu'est-ce qui vous avait décidé à reprendre son rôle dans "Mourir d'aimer" ?

Simplement, parce qu'on me l'a proposé. Même si j'étais un peu inconsciente d'accepter. J'avais vu ce film tant de fois, je connaissais les paroles de la chanson par cœur. Mais c'était peut-être aussi une façon de faire revivre Annie, de lui tenir encore un peu la main. En faisant ce film, on allait parler d'elle. Il y avait un peu de tout ça.

Finalement, quel regard portez-vous sur son parcours d'actrice ?

Ce métier peut être destructeur et apporter tant de choses extraordinaires à la fois. Ses belles années, celles où elle a tourné ses plus grands films, elle était merveilleuse. Car c'était une immense actrice, très moderne. Et différente. Il faut absolument regarder la fin d'"Un homme qui me plaît" de Lelouch, quand elle attend en silence Belmondo dans l'aéroport. Ce qu'elle fait là, c'est poignant. Avec la musique de Francis Lai par-dessus, on ne peut que pleurer. Elle a eu beaucoup de bonheur dans son métier et l'a redistribué autour d'elle. Après "Les misérables", elle aurait pu redevenir au premier plan s'il n'y avait pas eu ce problème de mémoire.

Dans les dernières années de sa vie, quand sa mémoire s'enfuyait, de quoi se souvenait-elle ?

C'étaient des souvenirs de cinéma, d'Italie et de sa maman aussi, frappée de la même maladie qu'elle. Il n'y avait pas beau-

coup de mots, puisqu'ils s'en vont... Des regards aussi, des mains qui se touchent, des baisers, des choses tactiles. Elle réagissait aux mots comme "scénario", "plateau"... Elle aimait ces mots-là. C'était sa vie, et on l'a tuée. Ils l'ont tuée quand ils lui ont fait ça. Elle devait se dire : "Mais je n'ai rien fait de mal, ça va repartir, forcément. Demain ou après-demain." Et puis, non. À mon avis, elle a eu un tel choc. Est-ce que ce n'est même pas ça qui aurait déclenché ses pertes de mémoire ? On ne le saura jamais. Ça me donne envie de pleurer de repenser au mal qu'on lui a fait... ■

« LE CINÉMA
ÉTAIT SA VIE. ILS L'ONT
TUÉE QUAND ILS LUI ONT
FAIT ÇA. ON N'A PAS
LE DROIT D'ABANDONNER
QUELQU'UN QUI VOUS
A TANT DONNÉ »

RIRE POUR NE PAS PLEURER

Michel Audiard, maître du bon mot, la surnomme « la femelle magnifique ». La tragiédienne qui excelle dans les rôles de femmes vulnérables malmenées par le destin fait aussi merveille en matière de drôlerie. À Audiard, Claude Zidi ou encore Philippe de Broca ont

prêté sa gouaille, sa vivacité et son énergie à des films variés. Elle explique, dit Jean Rochefort, qui lui donne la réplique de Cassandre, « le comique le plus pur, le plus pur, le plus amusant ». Un talent unique pour pousser aux larmes ou faire éclater le rire dans le





**SA VRAIE NATURE SE
RÉGALAIT AU CONTACT
DE CES « AFFREUX »**

Avec Bernard Blier et Michel Audiard (à g.), sur le tournage de « Elle baise pas, elle fume pas, elle drague pas, mais... elle cause ! », le plus grand succès du dialoguiste. Annie Girardot y joue une femme de ménage inventive, qui fait aussi le grand ménage dans le portefeuille de ses clients.

Photo **GEORGES MELET**

Léo Bardon

« ELLE NE SE GÊNAIT PAS POUR DIRE CE QU'ELLE PENSAIT MAIS C'ÉTAIT UNE AUTHENTIQUE GENTILLE »

INTERVIEW ROMAIN CLERGEAT



Paris Match. Comment avez-vous commencé à travailler pour Annie Girardot ?

Léo Bardon. Sur le tournage d'une série télé en 1995. Et ça a mal débuté. Je devais l'accompagner sur le plateau du journal de 13 heures. Mais on était en pleine grève. Paris était bloqué. Je la vois péter les plombs dans la voiture. M'engueuler comme du poisson pourri et m'intimer des ordres :

“Prends cette route, non, l'autre !” C'est un sens interdit, dans lequel on se retrouve coincés. Elle sort, fait un esclandre en pleine rue. On finit par arriver mais en mon for intérieur, il est hors de question que je la raccompagne pour le chemin du retour. Et comme dans toutes les belles histoires, je l'ai quand même fait. Et on ne s'est plus quittés.

Comment êtes-vous passé de copain à “homme à tout faire” ?

Un jour, je l'ai accompagnée aux impôts. Elle ne comprenait rien à ce que lui racontait le percepteur. Ce n'était pas son truc, à Annie, la paperasse... Je l'ai aidée et à la fin, elle m'a dit : “Bon ben désormais, tu viendras avec moi, toi !” Je me souviens avoir remarqué dans la rue, quand les femmes voyaient Annie, elles disaient : “Bonjour, Annie.” Lorsque c'étaient des hommes, ils disaient : “Bonjour, Madame Girardot.” Elle ne refusait jamais un autographe, jamais avare d'un sourire et on sentait qu'elle était très aimée des gens.

Comment était la femme que vous avez découverte, alors un peu au creux de la vague ?

Toujours en train de rire. Et ne médissant jamais sur personne. Quand elle ne sentait pas quelqu'un, elle ne disait rien. Tout simplement. Mieux, si on lui “manquait”, elle lâchait parfois : “Ce n'est pas grave, je l'aime bien quand même.” Elle avait du caractère, ne se gênait pas pour dire ce qu'elle pensait mais c'était une authentique gentille.

Un an après votre rencontre, il y a l'épisode des César. Comment était-elle avant la cérémonie ?

Nous étions chez elle et elle tournait en rond. Elle n'arrêtait pas de maugréer : “Je ne sais pas pourquoi j'y vais, je ne l'aurai pas.” Je lui intimais de se préparer “quand même”. Pendant ce temps-là, les organisateurs n'arrêtaient pas d'appeler pour préciser l'heure à laquelle ils envoyaient une voiture. Je me suis dit : “Tiens ! Ils sont bien insistants...” Depuis sa baignoire, je l'entendais continuer de marmonner. “Ça ne sert à rien...” Elle a finalement décidé de s'habiller et elle est partie. Et moi, j'ai découvert son visage à la télévision depuis mon canapé, au moment de l'annonce. J'ai compris qu'elle était, d'abord surprise, puis bouleversée. Et qu'elle allait dire quelque chose de fort. Ce qui a été le cas. Ce n'était pas du tout préparé. Ça en a été d'autant plus émouvant. Et, comme tout le monde, j'ai pleuré.

Parlait-elle justement, en privé, de ce cinéma qui lui avait “follement, terriblement manqué” ?

C'est quelqu'un de très tempéré. Absolument pas méchante ni rancunière. Elle mais elle devait beaucoup en souffrir. En silence. Cette blessure est sortie d'un coup, ce soir-là.

Suite page 89



Le grand film de la Saison, en deux volumes, à l'écran à Paris (1965), avec Fernand Raynaud, aux côtés de Fernand Raynaud (1965) et Fernand Raynaud (1965).



Elle arrive même à faire se tordre un grand du spectacle comique, Fernand Raynaud. Aux Victoires du cinéma français, au théâtre Marigny, à Paris, en 1965.



Un tandem irrésistible avec
Philippe Noiret dans « On a volé
la cuisse de Jupiter » (1980),
comédie d'aventures réalisée par
Philippe de Broca et scénarisée
par Michel Audiard.



Le sens de la fête.
Vacances chez Eddie
Barclay (en chemise
blanche). De g. à dr.:
avec Stéphane Collaro,
Chantal Nobel,
Darry Cowl, Cathy
Esposito, assise,
et Bob Decout.
Juillet 1983.



On la sentait de nature anxieuse. Comment l'aidiez-vous à gérer ces moments-là ?

Si je la voyais avoir un coup de cafard, je lui proposais de sortir. Ou je restais avec elle, plutôt que de rentrer chez moi. On se regardait un petit film et on rigolait. En somme, des choses que l'on fait avec une amie. D'une manière générale, il n'y avait aucun souci. Sauf, dans les périodes où elle travaillait. Là, l'angoisse montait. Au moment des "Misérables" justement, je me souviens très bien du jour où elle m'a appelé en panique : "Léo, viens me chercher ! Viens me chercher je te dis !" Je ne savais absolument pas où elle était mais elle flippait. Ce n'est que plus tard que j'ai compris qu'elle avait une sorte de "crise d'angoisse" car Claude Lelouch l'avait appelé et cela faisait si longtemps... Elle avait peur de ne pas être à la hauteur. Elle devait se demander : "En suis-je encore capable ?" Mais quand elle ne tournait pas, elle était plutôt heureuse de vivre. Elle prenait la vie avec une certaine dérision. Elle disait souvent : "On m'appelle, je viens ! On ne m'appelle pas, je reste chez moi !"

Quel est votre dernier souvenir d'elle "lucide" ?

À un moment, c'est devenu vraiment compliqué. Je me souviens d'un soir où je ne savais plus quoi faire, j'étais vide

« QUAND ELLE NE TOURNAIT PAS, ELLE SEMBLAIT PLUTÔT HEUREUSE DE VIVRE ET PRENAIT LA VIE AVEC UNE CERTAINE DÉRISION »

de solutions et je craquais un peu. J'ai appelé des amies, Alice Dona et Muriel Robin. Pendant trois heures au téléphone, elles m'ont remonté le moral. Je suis retourné ragaillardir regarder la télé avec Annie. Nous étions tous les deux. Chacun, à un coin du canapé. Et s'est entamé un dialogue que je n'oublierai jamais. Elle m'a demandé :

– "Ça va ?

– Oui Annie, ça va."

Elle a regardé l'écran de la télévision, puis s'est retournée à nou-

veau vers moi : "Mais vous êtes qui en fait ?

– Mais je suis Léo, Annie.

– Ahhhh ! Léo ! Mais c'est mon pote Léo ! Vous connaissez Léo ?"

Et ce qui était encore plus poignant, c'est qu'elle s'est mise à parler de moi, comme elle ne l'avait jamais fait. Parlant à "un autre", en des termes tellement forts, de moi. Ça me fait remonter les larmes de repenser à ce moment-là...

Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

En 2008, alors qu'elle vivait dans une maison médicalisée et qu'elle était définitivement partie, j'ai pris la décision de ne plus y retourner. C'était trop dur. Probablement, le moment le plus difficile de ma vie. ■ Romain Clergeat



L'œil qui frise et le sourire enjoué devant l'objectif de Léo Bardon, à Monaco, en 2005.



BAISER DE CINÉMA POUR DEUX MONSTRES SACRÉS

Mari et femme dans « La zizanie », de Claude Zidi (1978), qui réunit pour la première et seule fois à l'écran ces deux champions du box-office. De leur collaboration naît une véritable amitié amoureuse. « Avec Annie, dit Louis de Funès, j'ai retrouvé un nouveau Bourvil. »

LE MEILLEUR DES REVEILS 6^H/9^{H30}

CAROLINE ITHURBIDE

ALBERT SPANO



© GUILHEM CANAL



LE MEILLEUR DE LA MUSIQUE



TISSOT

MONTRES SUISSES DEPUIS 1853



TISSOT PR516 CHRONOGRAPHE MÉCANIQUE